

THEATRE DE POCHE

SHAHADA

IL Y A TOUJOURS UN
AILLEURS POSSIBLE

ECRIT PAR
FIDA MOHISSEN

MISE EN SCÈNE PAR
FRANÇOIS CERVANTES

AVEC FIDA MOHISSEN
ET RAMI RKAB



THEATRE DE POCHE



SHAHADA*

* être témoin. DE FIDA MOHISSEN

Mise en scène François Cervantes assisté de Amandine du Rivau. Avec Fida Mohissen et Rami Rkab. Costumes et accessoires Virginie Breger. Création lumière Christian Pinau. Création sonore Gabriel Acremant.

Du 13 septembre au 1er octobre 2022. reservation@poche.be ou 02/649.17.27. poche.be

Bois de la Cambre, 1a, Chemin du Gymnase, 1000 Bruxelles. Une coproduction de L'Entreprise - Cie François Cervantes, la Compagnie Isharaf, Théâtre de Poche, Manège Maubeuge, Scène Nationale, Théâtre Montansier - Versailles, Chateaufillon-Liberté, Scène Nationale, Association Centre Culturel et Artistique Jean Lurçat - Scène Nationale d'Aubusson et de Fabrique à Belleville (FAB).

SHAHADA

IL Y A TOUJOURS UN AILLEURS POSSIBLE

1. Présentation générale de la pièce	5
2. Notes Intimes	6
3. Interviews	7
Rencontre avec Fida Mohissen	7
Rencontre avec François Cervantes	9
4. Quelques éléments d'histoire	11
Petite histoire de la Syrie	11
Petite histoire du soufisme	16
Le rôle du théâtre dans la société	19
5. Thématiques qui traversent le spectacle	23
La tentation de la radicalisation	23
Quelques éclairages des sciences sociales	28
6. Biographies	37
7. Pistes pour prolonger la réflexion	39

1 / Présentation générale de la pièce

Peut-être que durant toute notre vie nous cheminons avec plusieurs êtres en nous, qui tantôt s'affrontent tantôt se mettent d'accord. Nous portons en nous un peuple.

François Cervantes, metteur en scène de Shahada

Fida Mohissen, 50 ans, est Syrien. A 26 ans il débarque à Paris et s'y installe. A cette époque, il a le cul entre deux chaises ; celle de l'Islam dont il respecte jusqu'à scrupuleusement les préceptes et celle de sa nécessaire émancipation. Celle d'une vie strictement conçue comme un chemin vers l'au-delà ou celle d'une vie dédiée à l'amour où le chemin possible vers le sacré serait dans la relation à l'autre.

C'était un documentaire sur les victimes du Zero Nine Eleven, ça défile, des visages, des gens, parents des victimes, femmes des victimes, enfants des victimes, des SMS, des « Je t'aime maman »... Mes larmes se sont mises à tomber. J'espérais me réveiller et me dire : Ouf Alhamdulillah c'était un cauchemar... Un Dieu ne peut pas commander ça, le Dieu qui a commandé ça n'est pas mon Dieu.

Shahada \ʃa.a.da\ féminin

(Racine SH - H - D qui signifie être présent, être témoin, attester)

1. Témoignage
2. Profession de foi musulmane, premier pilier de l'islam
3. Martyr

Shahada est une plongée archéologique dans les souvenirs d'une vie, pour tenter de déterrer du fin fond de la mémoire ce qui peut faire naître chez un jeune homme la tentation de la radicalité et retrouver les traces de la lente et mystérieuse libération d'un corps et d'une âme.

Au gré des souvenirs, Fida et le jeune homme qu'il a été, racontent le parcours d'une vie, jusqu'à l'homme qu'il est aujourd'hui et qui a fait le pari de l'amour.

2 / Notes intimes

J'ai été floué ! Oui ! Je dois le reconnaître aujourd'hui, pour pouvoir continuer à vivre et avancer. Trente-cinq ans de ma vie à me bourrer le cerveau de pensées toxiques.

Vivre continuellement dans la peur, la culpabilité, les remords, opprimer mon libre arbitre, faire taire tout soupçon de désir, toute aspiration au soleil, à l'air frais, à la Liberté. Asservissement total à un prétendu dieu capricieux et violent que rien ne peut satisfaire, rien de moins que les cendres d'une vie brûlée à son autel.

Vivre à côté de la vie, en dehors de mon corps, de ma chair ! Comment un homme intelligent a pu se laisser guider par l'irrationnel en dépit d'une continuelle résistance de la Raison ?!

Aujourd'hui, pourtant, mon cœur manque à tout moment d'exploser d'amour, D'amour pour tous ceux que je rencontre que je croise partout en France, en Belgique, en Suisse ou en Pologne ; je les aime ces européens, ces occidentaux, les miens... J'aime aussi profondément ceux dont j'ai le souvenir, ceux dont les nouvelles les plus désastreuses me parviennent chaque jour, ces orientaux, les miens...

Mon cœur se tient donc à mi-distance des deux camps. Il se tient à la ligne de démarcation de cette guerre latente ou déclarée, lieu de tous les dangers, mais là où il regarde - à droite comme à gauche - il aime.

Et aujourd'hui, je suis vivant, je me sens plus vivant que jamais, je suis connecté aux mondes et aux réalités. Je suis sans cesse sollicité par les nouvelles venant de l'orient tout en étant ancré dans ma vie ici. Je suis sans cesse touché par l'invisible tout étant ancré dans les réalités les plus concrètes.

Je sais par conséquent que je suis doublement responsable ; une responsabilité au quotidien envers tous ceux qui m'entourent et une autre responsabilité plus grande encore, celle d'une prise de parole, d'un texte et d'un spectacle.

Avec 24 années passées en France baignant dans cette culture, converti à cette civilisation sans pour autant nier mes 26 années d'Orient, je me sens le devoir de prendre la parole.

Être conscient d'une fatalité et vouloir à tout prix lui opposer des rêves : L'islam, l'islamisme, l'identité lié ou superposée à la religion, les perspectives de jeunes français liés à un certain Islam d'une part ; et ce que d'autres extrémistes en France nous préparent comme réponse d'autre part, sans oublier le contexte mondial. Face à tous ces constats aussi terrifiants les uns que les autres, nous devons, nous artistes, intellectuels, nous mobiliser pour faire des propositions de sortie de crise.

Ce texte je ne l'ai pas écrit pour moi, ni pour les directrices ou directeurs de théâtre, non plus pour mes amis.

Ce texte je l'ai écrit pour mes filles et les jeunes de leur génération.

Pour mes sœurs et leurs enfants restés là-bas.

Pour l'enfant qu'était M. Merah avant de devenir le Monstre que nous avons tous connu, et qui nous a meurtri dans la chair de notre chair. Pour l'enfant que j'étais quand c'était encore possible de devenir autre chose que le névrosé que je suis, et que seul un travail comme celui-ci pourrait m'aider, petit à petit, à en revenir.

Fida Mohissen

3 / Interviews

Rencontre avec Fida Mohissen

Pour en savoir plus sur la genèse et les dessous de ce projet, nous voyageons jusqu'à Marseille pour rencontrer Fida Mohissen en pleines répétitions de *Shahada*. Et rencontrer Fida, ce n'est pas rien. Voici quelques bribes de nos conversations intenses, passionnantes et habitées autour de cette pièce...

Fida, racontez-nous d'abord : d'où est venu ce projet ?

Au départ, on a commencé à travailler en 2013, sur la métaphore de la rencontre qui change la personne. Au bout de quelques mois de recherches et de travail au plateau, on est parvenu à une maquette d'une heure quarante, à partir du texte d'Abd Al Malik¹ *La guerre des banlieues n'aura pas lieu* et de Soufi mon Amour², C'est une sorte de parallélisme entre la rencontre entre Shams et Rûmi, et celle d'Abd El Malik et son maître soufi. Les réactions des amis et des professionnels étaient mitigées : « Mais Fida, ce n'est pas ton histoire ça, la banlieue et l'islam. Écris quelque chose d'autre, plus personnel. ». L'idée que l'on a de la rencontre d'autrui c'est que, quand il y a une rencontre, il y a toujours l'un qui emmène l'autre dans son monde.

Je me suis dit que je voulais une fiction plutôt comme une table de billard avec deux boules : chacune a sa trajectoire, et quand elles se touchent, se rencontrent, toutes les deux changent de direction, de perspective. Donc j'ai écrit *Ô toi que j'aime*³, une fiction tirée de mon expérience.

J'ai vite réalisé que tout ce qui y était à propos de l'Autre (Nour Assile, le Syrien), ça intéressait les Français, mais tout ce qui touchait à la société ici (l'histoire de Ulysse et Marie) ça ne les intéressait pas. Sauf que pour moi, je voulais justement - par pudeur et de modestie - un peu noyer le poisson avec des histoires. Et puis c'était trop chaud, juste après les attentats, les gens ne voulaient pas entendre parler d'islam, de radicalisation, de terrorisme.

Ahmed Madani⁴ est venu voir le spectacle et m'a dit : « Fais un seul en scène et resserre l'histoire sur l'essentiel, sur ce que tu apportes toi, ce qu'on ne connaît pas, ça va cartonner ». Alors j'ai écrit une version épurée de *Ô toi que j'aime*, et je l'ai envoyée à François Cervantes en lui demandant de faire la mise en scène. On s'est vus, on a parlé toute la nuit. Il a refusé de le monter mais il m'a dit : « Tu as écrit ce texte ok, mais je pense que tu dois en plus venir toi-même sur scène nous raconter ton histoire comme tu me l'as racontée cette nuit, et il y aura même pas besoin de metteur en scène, quand tu aurais fini d'écrire ton témoignage, ça serait comme un costume que tu enfileras, tout sera là ». Il a tellement insisté que j'ai accepté, il m'a accompagné à l'écriture en conseils dramaturgiques et j'ai fini plus tard par le convaincre de faire la mise en scène !

Pourquoi avoir choisi ce titre ?

Parce que *shahada*, ça veut dire en arabe « témoignage », « attester de », « présence » et « mourir en martyr », donc ça concentre beaucoup de sens. Et *il y a toujours un ailleurs possible*, parce que je témoigne de cela : qu'il y a toujours un ailleurs possible par rapport à cette fatalité, à cette assignation à non-résidence de ce corps et de cette terre. Quand on dit « témoignage », « attester de quelque chose », on pense au sens juridique, écrit, figé. Mais en fait pas du tout. Il faut comprendre que ça vient d'une société orale, et quand on a un auditeur, ça change complètement le statut de la parole. Une parole en public, c'est un engagement, c'est scellé. Quant à « martyr », son sens étymologique en grec et en latin, c'est « témoigner de sa foi par sa mort ». Et c'est tout ça, la *shahada*. Après, c'est la particularité de la langue arabe, où on part de trois lettres, et à partir de cette racine, on a beaucoup de sens différents en fonction des petites voyelles qu'on met entre ces lettres. D'où la complexité du Coran qui a été révélé sans annotations de voyelles !

1 Abd Al Malik, ce rappeur souvent récompensé, est né dans une famille congolaise catholique et s'est converti à l'islam dans son adolescence dans les cités. Il est aujourd'hui soufi et engagé pour une société plus pacifique, plus tolérante et vibrante d'amour. Écoutez-le parler, il est passionnant : <https://www.youtube.com/watch?v=TOW26hNm-dE> (une interview parmi tant d'autres)

2 Le roman *Soufi mon Amour*, d'Elif Shafak, raconte en parallèle la rencontre du poète persan Rûmi et de son ami et maître, le derviche soufi Shams, dans la Perse du Moyen-Âge, et celle d'Ella, mère de famille américaine, avec un écrivain voyageur rempli de sagesse. C'est sans doute LE livre à lire en parallèle à ce spectacle...

3 Dans *Ô toi que j'aime, ou le récit d'une apocalypse*, Fida raconte l'histoire d'un couple, Ulysse et Marie, qui décide de monter une pièce de théâtre avec des détenus radicalisés, autour de la rencontre entre Rûmi et Shams. Parmi ces ex-djihadistes, Nour Assile, Syrien, en proie avec son passé. Pour en savoir plus, rendez-vous à la dernière partie, de ce dossier.

4 Ahmed Madani est le metteur en scène, notamment, du spectacle *Incandescences*, monté avec des jeunes des banlieues à partir de leurs témoignages. Il dirige sa propre compagnie avec des valeurs d'ouverture, de libération de la parole et de questionnement du monde contemporain.

Quelle est l'intention qui vous anime pour ce projet ?

Mon but, c'est d'éviter que d'autres jeunes perdent comme moi 30 ans enfermés dans un dogme alors qu'en dehors de ces murailles, il y a le soleil, il y a la mer, il y a la vie dans le corps. Si quelqu'un m'avait dit ça dans mon jeune âge, j'aurais pu gagner du temps.

Est-ce que tout est témoignage, ou est-ce qu'il y a des parts de fiction ?

Je ne voudrais pas que la mise en scène transforme le témoignage en fiction. Je veux garder la force du témoignage. Je ne veux pas faire un spectacle, comme Alice au Pays des Merveilles ou quelque chose comme ça. Pourtant il y a des parts de fiction. La scène de Jeanne, c'est une fiction. Alors paradoxalement, je suis tenté de dire au public : voilà, tout est fiction. Parce que ce serait plus facile. Parce que c'est de plus en plus dur de m'écouter parler tout le temps de moi. Mais si je le dis comme ça, ça va fausser les choses. Il faut que je ne dise rien. Les gens vont sentir par le corps quand je joue que c'est réel, et moi je vais me taire après. J'aurai déjà beaucoup dit dans ce témoignage qui vivra à travers mon corps présent au plateau.

Pourquoi avoir choisi justement de raconter cette scène d'amour avec Jeanne ?

Le passage de Jeanne révèle cette lutte à mort ou à vie entre l'aspiration naturelle d'un corps, le programme naturel de nos cellules, et un autre programme, puissant castrateur et mortifère, celui de tous les dogmes qui cherchent à nous aliéner. La culpabilité est l'un de ses puissants leviers.

Les prémices du rapport chaleureux, de la sensualité et de l'intuition d'une vie sur terre, qui ouvre sur un infini, mais qui est un infini dans le présent, avec un dieu à hauteur d'homme, sont aussitôt rattrapées par un affolement complet sur le fait d'avoir glissé, d'être tombé dans le péché, un péché mortel. C'est du délire, oui, mais c'est grave car c'est comme cela que ça se passe.

Pour moi, la scène d'amour avec Jeanne, c'est le sacré au plus haut degré, Dieu est présent, et on ramène cette idée d'un corps qui est né pour la vie. La vie s'exprime à travers un corps, et dans les religions monothéistes, en l'occurrence ici l'Islam dans sa lecture la plus littérale, ce corps est complètement muselé et castré, comme s'il était là juste pour porter l'âme, et la sensualité serait pour après la mort. C'est assez antagoniste avec la chair arabe, la musique arabe, la sensualité arabe ! Et c'est cela justement qui crée une névrose dans notre culture. En face, c'est la présence, la *shahada* : on est matière, on est le vide, on est dieu, on est tout. Sans le corps, il n'y a rien. Le corps, c'est la quintessence de Dieu sur terre. Si on règle cette névrose du corps, cette lutte contre la vie, on est libéré. Mais c'est compliqué

avec des notions complètement vagues, aux contours indéfinis tel l'honneur, ou la pudeur.

Il y a un danger à montrer ce spectacle aux jeunes en les excluant, en ne prenant pas en charge sur scène les questions et les réflexions qu'ils se feront dans leur tête. Il me fallait parler de l'amour physique. Les choses sont en train de se faire dans leur corps à eux. Si on leur présente une chose qui va juste les écraser de là en haut, leur imposer une histoire où ils ne sont pas impliqués, ça ne va pas fonctionner. Et cette histoire du corps, du sien, de celui de l'autre, c'est très important. C'est ce que les jeunes musulmans vivent. Quand je dis que la manière de vivre l'islam traditionnel, c'est une lutte contre la vie, je l'assume. Mais cela dit, pour moi, le christianisme, c'est la même chose, c'est la même religion. Les trois monothéismes, pour moi, c'est la même chose, le même rapport au corps, la même lutte contre la vie.

En tant que jeune universitaire, vous avez voulu vous engager dans le djihad. Aujourd'hui, quel regard portez-vous sur cette « guerre sainte » musulmane ?

Est-ce que je dois avoir une opinion sur le djihad aujourd'hui ? Ça me met dans une position compliquée. Je ne suis ni islamologue ni érudit musulman (même si je l'ai été, je ne me considère plus comme tel). Pour moi le djihad aujourd'hui ça n'existe pas dans mon monde, ça ne me concerne pas. Je rejoins Rachid Benzin quand il dit : « La sainteté d'une guerre, c'est un grand mensonge. Il n'y a pas de guerre sacrée. Il n'y a de sacré que la vie ».

Ce jeune Fida prêt à faire le djihad, il se met en colère contre vous, le Fida actuel, parce que vous l'avez abandonné ?

Ce moi du passé, il ne me reproche pas de l'avoir abandonné. Il me reproche de l'avoir trahi en m'étant égaré, en faisant du théâtre, en parlant de choses intimes, en disant que l'islam traditionnel est une prison dont on peut sortir, en parlant de la vie du corps. S'il lutte, ce n'est pas pour qu'on se reconnecte tous les deux, on est déjà connectés. C'est pour que je revienne à la tradition, à nos valeurs familiales, à la religion de notre père, à notre clan, à l'islam officiel. Un Arabe ne peut pas trahir ça, sinon c'est la mort. Il y a pourtant beaucoup de penseurs aujourd'hui qui essaient de déconstruire, de montrer que l'islam ce n'est pas juste le dogme mais aussi un processus humain à travers le temps et les espaces. Ils expliquent que c'est une religion qui a été constamment modulée, avec des pièces rajoutées, preuves à l'appui. Ils ne veulent pas enlever l'amour de Dieu du cœur des musulmans, mais ils viennent mettre le doute dans le fait que la religion soit une fatalité immuable et inchangeable jusqu'à la fin des temps.

Et que répondez-vous à cette accusation de trahison ?

Je réponds : « Oui mec, mais moi j'ai été là-bas et j'ai vu, j'ai senti, et la vie c'est pas ça. On était dans notre citadelle, bien protégé oui, mais enfermé, loin de la vie ». Tant qu'on est dans notre dogme, on n'est pas connecté à l'autre. Sans l'autre, l'énergie ne circule pas, c'est un corps mort. On est fait pour se relier à l'autre, même Dieu le dit. L'islam pourquoi pas, mais pas celui-là.

Pour moi, Dieu est toujours là. On est toujours au moins deux. Dans ce que j'écris, il y a souvent des phrases du genre : *il y a une force qui a guidé ma main*. Il y a la voix en moi qui m'a dit « C'est ça ton ennemi ? ». Je n'utilise pas cette formule pour faire de la littérature.

J'ai vraiment été guidé par un je ne sais quel *Elle* ou *Lui*, et à mon insu, vers la libération.

FIDA : Je décide dans la foulée d'entamer ce long compagnonnage avec ce magnifique texte de Saadallah Wannous : « Rituel pour une métamorphose » ... Ça ne s'invente pas ! Le spectacle sera créé au printemps 2009...

J'ai alors découvert le vrai Saadallah Wannous : le plus beau et le plus grand dramaturge de langue arabe, un magnifique penseur, une lumière dans la nuit noire des peuples Arabes !

Ses écrits m'ont beaucoup aidé, il m'a ouvert la porte à beaucoup de lectures et de fréquentations que je dédaignais jadis.

Il m'a soufflé une phrase-méthode pour le restant de ma vie, la clé de la libération : « La contemplation active de l'histoire »

Lire notre histoire en tant qu'histoire d'Homme en enlevant la chape du sacré.

Il est pour beaucoup de celui que je suis devenu.

(Extrait de la première version du texte de Shahada, qui n'a pas été retenu dans la version finale)

Rencontre avec François Cervantes

Le deuxième personnage important qui fait vivre *Shahada*, c'est François Cervantes, son metteur en scène. Pour en savoir plus sur ce qui l'anime, nous sommes allés lui poser quelques questions à la fin des premières répétitions, en juin dernier dans son QG marseillais : la Friche de Belle de Mai⁵.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de mettre Fida Mohissen sur scène ?

Ça fait très longtemps qu'on parle de ça avec Fida. Quand moi j'avais vu *Ô toi que j'aime*⁶, on avait commencé à discuter à la fois du sujet, et surtout de la nécessité de Fida de creuser cette question-là. Moi je pensais que ça avait plus de sens en restant dans la sphère intime, parce que c'est un sujet tellement brûlant qu'on a tout de suite des stéréotypes quand on va vers des idées extérieures. Dès qu'on arrive à identifier quelque chose qu'on connaît, on quitte la complexité, et on est face à des stéréotypes. Alors qu'en restant dans la sphère intime, on a tout, et on voit comment ça peut virer d'un côté ou de l'autre. Ça fait plus peur, c'est plus dérangeant, parce qu'on ne peut pas s'en débarrasser

en disant « Hou hou, le ceci, le cela », on est face à la personne entière.

Dans la première version du texte, il était question d'une malle dont Fida ressortirait tout un tas de souvenirs, dont les fameux carnets de notes de sa jeunesse. Puis à la vision du filage d'aujourd'hui, après deux semaines intenses de répétitions, il n'y a plus aucun accessoire sur scène, à part deux chaises. Pourquoi ce dépouillement ?

Pour garder la force de l'aveu, et que le théâtre ne masque surtout pas cette chose-là. Pour que le témoignage prime sur toute théâtralité. Il fallait enlever, épurer au maximum, pour ne garder que les éléments essentiels : la parole comme acte, et la relation avec le public. Et tous les accessoires qu'on pourrait ajouter déforceraient cette parole. Pour cette pièce, mon travail de mise en scène, en fait, c'était de ne pas en faire, d'enlever, contrairement à ce qu'on fait d'habitude. Ne garder que le témoignage pour ne pas le dénaturer, ne pas en faire de la fiction, ne pas en faire un spectacle à consommer.

5 Ce lieu incroyable est en fait une immense usine à cigarettes désaffectée, qui a été transformée en lieu artistique et culturel et qui abrite plusieurs dizaines d'associations de toutes tailles, un skatepark, deux cafés, une plaine de jeu... Un lieu à découvrir si vous passez par là !

6 Dans la pièce *Ô toi que j'aime*, ou le récit d'une apocalypse, Fida Mohissen raconte l'histoire d'un couple, Ulysse et Marie, qui décide de monter une pièce de théâtre avec des détenus radicalisés, autour de la rencontre entre Rûmi et Shams. Parmi ces ex-djihadistes, Nour Assile, Syrien, en proie avec son passé.

Comment avez-vous dirigé le jeu de Fida et Rami ?

La colonne vertébrale du jeu, c'est que ce ne sont pas deux personnes séparées. Donc Fida parle à son avenir, et Rami parle à son passé. C'est plus une voix intérieure, et donc ça ne doit pas devenir un dialogue entre deux personnes extérieures qui se voient. On a essayé longtemps d'avoir Rami comme un aveugle, car comment pourrait-il voir son avenir ? Comment montrer qu'il est appelé par son avenir ? Et que Fida est confronté à son passé ? Ils ont une relation à travers leur intérieur. Ça reste la qualité d'un monologue, d'un moment où on pense, dans l'intimité, dans une dimension intérieure, qui n'est pas développée à l'extérieur. Ça aide aussi à ce que le spectateur soit en train de regarder les choses, mais aussi de se regarder lui-même. Il peut reconnaître que ça chauffe aussi à l'intérieur de lui, qu'il reconnaît des failles, des aspects contradictoires en lui.

C'est un spectacle dans un certain contexte particulier, mais il prend une dimension universelle, car on reconnaît qu'on est tous cabossés de quelque part. Je veux que chacun ait le temps de sentir cette chose-là, pour créer l'empathie et que ça nous fasse avancer. Qu'on puisse se dire, oui, c'est vrai qu'on a tous subi des violences, et on peut tous avoir ce dialogue intérieur vers plus de paix.

Comment se construit cette relation particulière avec le public ?

La relation avec le public, c'est se confronter à ce que l'art a de très effectif. Ce n'est pas présenter une chose à un public : la relation au public est un élément actif de la confession. Le témoignage prend sens et force pour la raison même qu'il est un aveu de Fida au public. On met en parallèle l'acte d'immigration et l'acte de sortir des coulisses. Arriver dans un pays qui s'appelle le théâtre, et que les deux se frottent ensemble. Il ne s'agit pas de montrer sur scène une lutte entre le passé et le présent d'une même personne, mais plutôt, en étant capable d'avouer ses parts d'ombre au public, en le regardant dans les yeux, en gommant la limite de la scène, il s'agit pour Fida de faire brûler quelque chose de similaire dans la poitrine de chaque spectateur.

Qu'est-ce que vous entendez par « la parole comme acte » ?

Souvent, on utilise la parole pour faire des commentaires, « c'est comme çà, c'est comme ça, c'est bien, c'est mal ». On parle de ce qu'on voit, on discute autour. Mais avec *Shahada*, la parole est un acte qui permet

de guérir. Venir dire sur scène, c'est accomplir quelque chose en soi. C'est montrer qu'on peut avoir le courage d'assumer qui on est, qui on a été. Ça me fait penser à Nelson Mandela, qui avait réussi à monter un tribunal de la parole. Les criminels prenaient la parole devant leurs victimes pour dire publiquement ce qu'ils leur avait fait subir. Les victimes écoutaient et confirmaient que c'était bien ce qui s'était passé. Et cela agissait comme réparation. Ils allaient même jusqu'à pouvoir échanger des paroles de pardon. C'était exceptionnel, comme une absolution, comme de prendre une douche. Ça, c'est de la parole active, de la parole qui agit, qui guérit. Et le théâtre est un lieu qui a cette vocation. Surtout après la crise sanitaire. Il faut retourner à la base du théâtre, à son essence. C'est l'endroit où on peut redonner à la parole toute sa puissance et sa vigueur.

Avec ce témoignage, qu'est-ce que vous avez envie de faire passer aux jeunes ?

On en a discuté avec mon fils, qui a 16 ans, et le premier truc qu'il reçoit après l'avoir vu, c'est le courage de dire ces choses-là, au-delà du sujet. Ça pousse à une certaine dignité : porter une vie, et la dire. Donc c'est la première chose, avant de parler d'un sujet. Il se dit : « Moi, si j'avais vécu des trucs comme ça, je le garderais secret, je ne le dirais pas ». Il s'agit de reconnaître un courage, et de reconnaître la lumière que ça donne. Et je trouve que c'est le premier mouvement important, qui n'a pas d'âge, avant même de parler du phénomène de radicalisation. Reconnaître que le phénomène de radicalisation, il vient d'un mystère, et qu'il y a beaucoup de monstruosité qui viennent d'un manque de parole. Parce que ça produit des secrets, des douleurs, des déchirures, des fantasmes, et qu'on fantasme toujours sur l'autre. Du coup, cette force de l'aveu, elle vaut pour tous les contextes. Et elle fait prendre une douche au théâtre : oui, c'est aussi un lieu de témoignage, d'aveu.

Rami, qui incarne le jeune Fida, apparaît à un moment, puis disparaît à la fin. Est-il vaincu ?

Non, il n'est pas vaincu, il rentre à nouveau dans Fida. C'est une partie de lui qui s'exprime à un moment, sur un mode mineur même s'il crie parfois, et qui, à la fin de ce dialogue intérieur, accepte de s'intégrer. Est-il vraiment intégré pour de bon ? Est-il pacifié ? On ne le sait pas vraiment...

4 / Quelques éléments d'histoire

► Petite histoire de la Syrie

Faute d'Histoire, on se raconte des histoires et ça fait des histoires.

***Rachid BENZIN, islamologue,
auteur du roman *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir* ?***

Avec un tel sujet, on n'y échappera pas : d'entrée de jeu, il nous faut en savoir plus sur la Syrie. Cette Syrie qui explose à la télé, à feu et à sang. Cette Syrie qu'on nous montre comme une fabrique à terroristes et à réfugiés. Qu'est-elle vraiment ? Pour se donner une chance de la comprendre aujourd'hui, un retour en arrière s'impose. Quelles sont ces couches de l'Histoire qui ont construit la réalité actuelle ?

Un carrefour très prisé

La première chose à observer, c'est la carte du monde. Où se trouve la Syrie ? À une position stratégique, entre l'Europe, la péninsule arabe et le monde slave, ancien bloc communiste. Elle ouvre aussi la voie vers l'Orient. Et pour ceux qui viennent du nord, elle est un passage obligé vers l'Afrique. Ce n'est donc pas étonnant qu'on y trouve parmi les plus vieux vestiges de civilisation au monde. On ne parle pas ici d'hommes des cavernes ou de traces de vie, mais bien de constructions urbaines et d'objets qui témoignent d'un mode de vie socio-culturelle, économique et politique complexe et structuré. Des empires antiques⁸, avec leurs villes, leurs temples, leurs administrations, leurs routes, datant d'il y a 5000 ans. En fait, la Syrie est un paradis pour les archéologues et les passionnés d'histoire, tant les sites mis à jour sont immenses et riches d'informations. Damas, d'ailleurs, est le premier lieu au monde comportant des traces d'urbanisation.

De mains en mains

Le problème, quand on est installé au milieu de l'échiquier comme ça, c'est qu'on est forcément dans le chemin de tous les conquérants. Conquérants qui se sentent très à l'aise pour s'approprier la région à tour de rôle. La Syrie sera ainsi occupée successivement par les Cananéens, les Phéniciens, les Hébreux, les Araméens,

les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Grecs, les Arméniens, les Romains, les Nabatéens, les Byzantins, les Arabes, et ce n'est pas fini. Les Croisés, les Turcs et les Ottomans s'en octroieront des morceaux aussi, avant que le pays ne passe aux mains des Français, censés faciliter leur accession à l'indépendance. Ça en fait du monde, non ? Au-delà des chamboulements politiques, c'est aussi un faisceau d'influences qui ont façonné un pays ouvert, culturellement riche, dans lequel les différentes communautés ont appris à vivre ensemble en paix.

Un maxi empire express : les Omeyyades

Parmi tous ces empires qui se sont mis la Syrie dans leur poche, l'un deux sort du lot et mérite notre attention : l'empire Omeyyade. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit cette fois véritablement d'un empire centré sur Damas, et qu'on pourrait qualifier de point culminant de son histoire. Et que c'est aussi lui qui a amené l'islam en Europe. Remontons en 632, à la mort du Prophète Mahomet, à La Mecque, en Arabie. Il n'a pas désigné son successeur (grosse boulette quand même, il a dû s'en mordre les doigts), et la communauté des premiers musulmans décide de nommer Abu Bakr, son plus proche compagnon, comme premier calife. Position très enviée qui, on s'en doute, ne manque pas de faire des jaloux. La querelle (euphémisme!) commence, empirera avec le temps, et n'est toujours pas résolue aujourd'hui... Vingt-cinq ans plus tard, Ali, le gendre du Prophète, est nommé quatrième calife, ce qui met très en colère un riche et puissant clan de La Mecque, les fameux Omeyyades. Ne s'encombrant pas de trop de principes, ils font tuer Ali et nomment l'un des leurs, Mu'āwiyah⁹, alors gouverneur de la province de Syrie, à la tête de leur nouveau califat. Celui-ci ramène la capitale à Damas, et entreprend de conquérir et de convertir le

7 Ce petit livre a été ensuite adapté en pièce de théâtre intitulée *Lettres à Nour*. Une incontournable pépite sur le sujet qui nous occupe, et qui fait l'objet d'un dossier pédagogique ultra-complet d'une petite centaine de pages qu'on vous recommande chaudement : https://theatredeleliege.be/wp-content/uploads/2014/11/Dossier_LettresaNour.pdf

8 Pour ceux que ça intéresse, on peut citer par exemple la civilisation amorrite, le site d'Ebla où se déployait un vaste empire sémite, ou encore le site de Mari qui fut une importante cité indépendante à la même époque.

9 À noter que ce clan est issu de la descendance d'Umayyah, le grand-oncle païen du Prophète, qui s'était opposé à lui et n'avait accepté de se convertir à l'islam que sur le tard... Chose que les premiers musulmans ont eu du mal à lui pardonner, bien sûr.

monde. Culotté le gars, mais ça marche : cette nouvelle dynastie arabo-islamique va s'étendre petit à petit du fleuve Indus jusqu'au-delà des Pyrénées ! Et voilà pourquoi on retrouve de somptueux palais arabes en Andalousie, et des mosquées en Ouzbékistan! Tout cela à partir de la Syrie...

Un géant bien fragile

Cependant, l'inconvénient d'un grand empire, c'est que c'est une mosaïque de gens très très différents d'un bout à l'autre, quasiment impossible à unifier et à contrôler. Le ciment de l'empire Omeyyade, c'est l'islam bien sûr, mais ça ne suffit pas, surtout quand les nouveaux convertis sont considérés comme inférieurs aux arabes musulmans... Puis, certains n'ont toujours pas pardonné à ce clan Omeyyade d'avoir tué Ali, le gendre du Prophète, et comptent bien ne pas en rester là. Résultat, cet empire, pourtant puissant et gorgé de ressources, est un géant aux pieds d'argile qui tiendra debout même pas un siècle avant de s'effondrer¹⁰. Les Abassides, branche issue des descendants d'un oncle de Mahomet (toujours cette « querelle » de succession!), et réunissant en fait un melting pot de plusieurs ennemis internes des Omeyyades, reprend le pouvoir. C'en est terminé de Damas, les Abassides bougent la capitale de leur califat à Bagdad, dans l'Irak actuel. Fin de cette période glorieuse de la Syrie, mais pas fin de l'histoire...

Damas la persévérante

Damas perd sa prééminence, mais pas son effervescence habituelle de carrefour interculturel. Malheureusement, un des risques de ce rayonnement, c'est d'attirer la convoitise ou la jalousie des empires autour. Or, parmi les voisins quelque peu envahissants, on retrouve les Mongols, dont le chef Gengis Khan est bien connu pour sa propension à tout brûler sur son passage. C'est ce que fera un de ses sympathiques descendants, Tamerlan, guerrier originaire d'Ouzbékistan, qui s'invitera en Syrie à la fin du Moyen-Age. Qu'à cela ne tienne, Damas sera reconstruite et renaîtra de ses cendres. Elle continuera à palpiter au cœur du Moyen-Orient, conquête après conquête, tout en gardant son âme. C'est d'ailleurs la plus vieille capitale ayant toujours été habitée, n'ayant jamais été abandonnée.

Première tentative nationale avortée

Venons-en au siècle passé. Le dernier empire à avoir possédé la Syrie dans son giron, c'est l'empire Ottoman, basé en Turquie, à Constantinople (Istanbul). Début du siècle passé, il s'allie à l'Allemagne durant la première guerre mondiale, ce qui ne lui réussit pas : mal préparé

à un conflit moderne, affaibli par les révolutions arabes en son sein, il se retrouve démantelé suite à la défaite, puis complètement anéanti par la révolution turque en 1923. Et qui récupère les morceaux ottomans ? L'Angleterre et la France, les deux grandes puissances gagnantes. C'est pas de chance pour la Syrie, qui, suite à sa révolution en 1918, avait pu goûter à deux ans d'indépendance... jusqu'à retomber dans la manne du protectorat français avec le Liban ! Incroyable cette propension des Européens à se partager des territoires comme s'il s'agissait de cases au Monopoly, n'est-ce pas ?

Syriens de toutes cultures, unissez-vous !

Tentant de diviser pour mieux régner, les Français créent plusieurs états dans la Syrie : Damas, Alep, les Druzes, les Kurdes... Mais rien n'entamera la détermination du peuple syrien dans son ensemble à réclamer un état uni et indépendant. À force de combats, ils finiront par l'obtenir en 1946, soit plus de vingt ans plus tard ! Les débuts de la jeune république syrienne sont assez chaotiques, enchaînant coups d'états, alliance avec les États-Unis (pour essayer d'arranger les bidons d'Israël), rupture, puis avec alliance avec l'Égypte et l'Irak (pour essayer de former une grande république arabe), échec, re-coup d'état... Jusqu'à l'arrivée d'un personnage dont le nom de famille ne nous est pas inconnu : un certain El-Assad...

Le prix de la stabilité

Et à partir de là, en 1970, c'est sûr qu'on peut parler de stabilité politique, puisque Hafez El-Assad régnera jusqu'à sa mort, et sera suivi par son fils Bachar, qui est toujours là aujourd'hui... Mais que les mauvaises langues se rassurent : si, si, Hafez a demandé l'avis du peuple, par cinq référendums d'où il est sorti vainqueur à chaque fois (bon, ok, il était le seul candidat...) Son secret pour une Syrie stable ? Un verrouillage total de la vie politique, la suppression de la liberté d'expression, son portrait dans toutes les maisons, et pour garantir le respect de cette stabilité, une armée puissante qui sert plus à surveiller et emprisonner les citoyens récalcitrants qu'à garantir leur sécurité extérieure. Forcément, la terreur, ça marche bien pour garder les gens calmes.

Un soignant devenu président

Normalement, la constitution syrienne prévoit qu'on ne peut pas devenir président avant l'âge de 40 ans. Pas de bol, en 2000, Hafez El-Assad meurt quand son fils n'a que 34 ans, c'est embêtant... Qu'à cela ne tienne, il suffit de changer la constitution vite fait bien fait, et hop, voilà la limite d'âge abaissée à 34 ans ! À nouveau,

¹⁰ Rajoutons que les Omeyyades survivront encore 250 ans de plus en Espagne, au Portugal et dans le sud de la France, et constitueront un vrai centre culturel, intellectuel, scientifique et artistique dont on ressent encore le rayonnement aujourd'hui.

qu'on se rassure, on a quand même fait un référendum pour demander au peuple s'il était d'accord que Bachar soit le nouveau président (toujours sans autre candidat!). Pourtant voyez-vous, Bachar, au départ, il n'était pas du tout motivé pour la politique. À vrai dire, son truc à lui, c'était les yeux : il était ophtalmologue à Londres, tranquille. C'était son grand frère qui était destiné à prendre la succession de leur père. Mais un accident de voiture en a décidé autrement. Son grand frère décédé, Bassel, 28 ans, a été rappelé à son devoir en Syrie, et forcé d'entrer à l'académie militaire, histoire de s'endurcir un peu.

À son arrivée au pouvoir, il y a comme un petit vent d'espoir : Bachar relâche des centaines de prisonniers politiques, et autorise l'existence de forums d'intellectuels qui discutent de la démocratisation de la Syrie. Mais c'est sans compter sur le parti Baas, le parti socialiste syrien ultra-rigide en place depuis Hafez, qui ne tarde pas à refermer cette parenthèse libertaire. Les opposants et militants des droits de l'homme sont à nouveau arrêtés. Après six mois d'effervescence, le peuple doit retomber dans le silence, et continuer à subir le régime El-Assad, que ça lui plaise ou non.

Les libertés fleurissent

Dix ans plus tard, c'est le printemps arabe. Entendez par là : une série de révolutions des peuples arabes qui manifestent contre les dictateurs en place et réclament un changement de régime, une démocratie, et un partage des richesses qui assure la dignité de tous. Des méthodes non violentes, et un mot d'ordre : « Dégage ! ». En décembre 2010, les Tunisiens parviennent à virer leur président Ben Ali en place depuis plus de 25 ans. Cette première victoire encourage les peuples voisins. Les Égyptiens aussi réussiront à faire démissionner Hosni Mubarak, après 30 ans de dictature. Au Barhein et au Yémen, ça bouge aussi. Entendons-nous bien : cela ne veut pas dire que ce sera forcément un changement pour un mieux, mais les vieux dictateurs sont débouloonnés.

Un docteur susceptible et cruel

Malheureusement, certains dictateurs sont plus coriaces que d'autres, certains scénarios ne se passent pas comme prévus... Suite à la mort de Khadafi qui tenait le pays d'une main de fer depuis 42 ans, la Libye tombe dans une longue guerre civile. Et en Syrie, Bachar

El-Assad mate la rébellion dans le sang. Là où il va trop loin, c'est quand il fait enfermer et torturer des gamins qui ont écrit sur les murs « Ton tour arrive, docteur... ». S'en prendre à des enfants, ça, le peuple ne lui pardonne pas : il descend en masse dans les rues et redouble de colère. Et Bachar redouble de violence envers les civils qui manifestent. Résultat : le mouvement de contestation se transforme en rébellion armée : l'Armée Syrienne Libre. Qui est soutenue par la Turquie, le Qatar et l'Arabie Saoudite. Et qui sera rapidement rejointe par des groupes islamistes plus ou moins proches d'Al Qaïda. Déjà, on a quelques bons ingrédients pour que ça dégénère. Rajoutons à cela, du côté du régime de Bachar et de son parti Baas, le soutien de la Russie et de l'Iran. Et enfin, deux ans plus tard, l'entrée en jeu de Daech, les djihadistes de État Islamique venus d'Irak et déterminés à imposer leurs vues sur l'enfer et le paradis à tout le monde. Ah, on allait oublier les indépendantistes kurdes qui veulent récupérer le Rojava, au nord de la Syrie. Bref. On va vous passer les rebondissements¹¹ morbides et interminables de cette guerre civile qui n'est pas encore terminée, même si depuis deux ans, son intensité a diminué. Daech aurait quitté la Syrie, mais rien n'est moins sûr. Bachar El-Assad est toujours là, mais que les mauvaises langues se coupent : tout va bien, puisqu'aux dernières élections présidentielles en 2021, il a encore fait 95% des voix...

S'anesthésier face à l'horreur

Jour après jour à la télévision, on a vu les bombardements, les tanks, les tirs d'obus, les villes en ruines, les cadavres alignés, les gens qui fuient, les corps démembrés, jusqu'à la saturation. Jusqu'à ne plus rien ressentir. Car l'être humain est ainsi fait : devant l'horreur, il déconnecte. Les réfugiés sont arrivés dans nos villes, mais là encore, on a eu du mal à ressentir, à compatir, à accueillir. C'était trop insupportable. Et énorme. Près de 500 000 morts, dont un quart de civils¹². 13 millions de gens forcés de fuir leur foyer¹³, ça fait plus que toute la population belge. Un tiers des écoles bombardées et des millions d'enfants et d'ados privés d'avenir. Comment regarder ça en face ? Comment continuer à regarder l'autre, à ne pas détourner le regard ? C'est une vraie question, et notre humanité nous implore d'y réfléchir.

11 Loin de nous l'idée de minimiser l'intérêt de cette partie de l'histoire, mais pour parvenir à bien la transmettre, il nous faudrait beaucoup plus d'espace, et ce n'est pas l'objet de ce dossier. Nous ne pouvons que vous encourager, si vous voulez vous y intéresser, à vous tourner par exemple vers des vidéos d'Arte (<https://www.arte.tv/fr/videos/086089-126-A/syrie-dix-ans-de-guerre/>) ou de France 24 (https://www.youtube.com/watch?v=eDRUCj_6g0o) pour une approche abordable en classe.

12 Selon un bilan publié fin 2020 par l'Observatoire syrien des droits de l'homme.

13 Selon les chiffres officiels de l'ONU en 2021 (<https://news.un.org/fr/story/2021/03/1091792>)

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Plonger dans l'histoire à travers celles et ceux qui l'ont faite

Pour sortir un peu des sentiers battus d'une Histoire écrite par les manuels, pourquoi ne pas s'intéresser aux gens qui l'ont vécue ? Par groupe de deux ou trois, les élèves sont invités à tirer au sort un personnage historique en lien avec la Syrie, à enquêter sur lui et à transmettre les informations trouvées sous forme d'un monologue de présentation lu devant la classe. Le monologue sera écrit en « je », et sera aussi vivant que possible. Pour le situer historiquement, chaque groupe peut venir placer une photo de son personnage sur une grande ligne du temps comportant les différents empires ayant occupé le territoire de la Syrie actuelle.

Voici quelques noms à glisser dans le chapeau : Nabucodonosore II (roi de Babylone qui a conquis la Syrie), Cyrus le Grand (fondateur de l'empire perse), Zénobie (impératrice antique de Palmyre), Alexandre le Grand (roi de Macédoine de la période hellénistique), Pompée (empereur romain), Abd Al-Malik (5ème calife Omeyyade), Constantin (Pape catholique syrien), Ibn Arabi (poète, théologien et grand maître soufi), Naziq Al-Abid (pionnière de la lutte pour l'indépendance sous l'empire ottoman), Fayçal ben Hussein Al-Hachimi (premier roi de la Syrie indépendante), Abou Mohammed Al-Adnani (djihadiste et responsable de l'État Islamique en Syrie) Nizzar Nayouf (journaliste contemporain, défenseur des droits de l'homme, qui a été torturé et emprisonné), Randa Kassis (fondatrice du mouvement de la société pluraliste en Syrie)...

Un patrimoine multiculturel millénaire en péril

En 2010 encore, la Syrie accueillait 11 millions de visiteurs sur ses nombreux sites historiques, témoins de l'exceptionnel passé multiculturel du pays. Ce qui rapportait, en plus de la fierté et de la joie, quelques 12% des richesses du pays. Mais à partir de 2011, il pleut des bombes sur les vestiges millénaires, et des sites entiers partent en fumée. Comment comprendre cela ? Pourquoi les terroristes de Daech se sont-ils attaqués à leur passé ? À quoi servent ces sites historiques, à part à satisfaire la curiosité des touristes ? Pourquoi l'UNESCO les protège-t-elle ?

Pour répondre à ces questions, on vous propose une petite vidéo de 4 minutes (France Télévision, réseau Canopé, 2022), qui permettra d'ouvrir un débat plus large : quel est le rôle de l'Histoire et de ses traces

dans le monde actuel ?

<https://www.lumni.fr/video/destruction-protection-et-restauration-du-patrimoine-enjeu-geopolitique-en-syrie>

Suspendre le flux et regarder vraiment

Nous vivons dans un monde d'images qui se succèdent les unes aux autres, de vidéos à gogo, de zapping permanent. Des vidéos de guerre, on en a tous vu, sans pour autant être traumatisés (heureusement, c'est vrai), souvent même sans même être touché, tant l'œil blasé glisse dessus. L'expérience que nous voudrions vous proposer ici, c'est justement d'utiliser des photos pour se donner un temps d'arrêt, pour accepter de ressentir des émotions, pour réfléchir un peu plus loin... Car c'est ce que la photographie peut encore apporter dans ce monde de surconsommation de vidéos : une pause, une profondeur.

Pour cette activité, deux options, qui peuvent être cumulables : laisser les élèves choisir une photo de Syrie qui les marque, et/ou prendre trois photos de presse particulièrement intéressantes analysées par trois professionnels dans la série pédagogique *Trois regards pour voir*, du réseau Canopé. On a notamment repéré « Pokémon Go à Douma »¹⁴ de Sameer El-Doumy, qui ne manquera pas d'interpeller (et qui a fait tâche d'huile), « Vie et chaos à Alep », de Ameer Alhalbi, et « La femme au chat, portrait d'une femme irakienne », de Odd Andersen. Voici les liens vers les photos analysées :

<https://www.lumni.fr/video/vie-et-chaos-a-alep>

<https://www.lumni.fr/video/pokemon-go-a-damas>,

<https://www.lumni.fr/video/la-femme-au-chat-portrait-d-une-femme-irakienne#containerType=program&containerSlug=trois-regards-pour-voir>

S'inspirant de ce modèle, les élèves pourraient choisir chacun une photo de Syrie (pas forcément en guerre d'ailleurs), puis par groupe de trois, sélectionner la plus forte pour eux, et en proposer une analyse à la classe.

À la fin de cet exercice, on peut reparler de l'utilité de la photographie dans un monde d'images en mouvement très rapide.

- Que ressentez-vous face à des vidéos de guerre au journal télévisé ou sur internet ? Qu'avez-vous envie de faire (zapper, comprendre, en savoir plus, éviter...) ?

14 Si vos élèves sont motivés par le sujet, il y aurait moyen de faire une activité en soi autour de cette photo de Pokémon qui a fait le buzz, car le concept a été réutilisé plusieurs fois pour dénoncer les conditions de vie des enfants et des ados dans les villes syriennes en ruines. Une simple recherche Google permet de se donner une idée et de susciter la réflexion autour de la réalité augmentée, et du rapport au virtuel quand la réalité devient insoutenable, ici ou ailleurs. Est-ce une solution, une échappatoire, un leurre, un piège, une bulle d'air ?

- Que ressentez-vous face à des photos de guerre regardées attentivement, une par une ? Qu'avez-vous envie de faire ?

- Quel est l'intérêt de faire encore des photos aujourd'hui, alors que tout le monde peut filmer ?

Nouvelles Odyssées

Fida Mohissen a quitté la Syrie pour des raisons culturelles et professionnelles. Rami Rkab, le jeune acteur syrien qui l'accompagne sur scène, est parti à cause de la guerre. Quelles qu'en soient les raisons, immigrer, c'est un choix qui transforme toujours, qui déchire souvent. Comment vit-on l'immigration ?

Le Musée de l'Histoire de l'Immigration français propose une séquence de cours bien foutue autour de l'immigration en histoire et géographie, intitulée « Qu'est-ce qu'immigrer? ». https://www.histoire-immigration.fr/sites/default/files/musee-numerique/documents/ext_media_fichier_402_SPH_immigre.pdf

Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est que ce musée offre une magnifique séquence littéraire autour du recueil de textes intitulé *Nouvelles Odyssées : 50 écrivains racontent l'immigration*. Ce petit bouquin est épuisé, mais on le trouve facilement en seconde main pour 5 euros. Mais même sans avoir ce petit livre, la fiche pédagogique le concernant reste intéressante

car elle suggère plein de lectures et propose des extraits à piocher et à analyser dans ces 50 œuvres. De quoi vous inspirer... https://www.histoire-immigration.fr/sites/default/files/musee-numerique/documents/ext_media_fichier_705_nouvelles-odyssées.pdf

Envisager son exil

Émigrer est rarement un phénomène spontané, encore moins une décision facile à prendre. Les raisons de partir sont multiples : politiques, économiques, culturelles. Le choix de la France peut répondre à une proximité géographique, une fuite dans l'urgence, un choix de liberté, une attraction liée à une longue histoire entre les pays et surtout à l'opportunité d'y trouver du travail.

(Extrait de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, Paris)

Et vous ? Quelles pourraient être vos raisons de quitter votre pays ? On vous propose d'y réfléchir, et d'écrire un texte qui nous raconte pourquoi, dans un futur proche ou lointain, imaginaire, mais tout de même inspiré de ce qui vous anime, vous choisissiez de partir ailleurs... Le texte sera écrit au présent, soit situé au moment du départ, soit au moment de l'arrivée dans le pays d'exil, soit quelques temps après l'arrivée.

► Petite histoire du soufisme

FIDA: Quelqu'un, un livre, un poète, un romancier, un philosophe, un mystique nous a un jour dit que la mer existe ! Nous a susurré dans le creux de l'oreille du cœur que l'amour existe ! Que le soleil existe ! Qu'une vie autre existe ! Qu'un ailleurs existe bel et bien ici-même dans cet ici-bas ! Qu'il y a toujours un ailleurs possible...

« Il y a toujours... Un ailleurs possible... » Que nos corps sont faits pour la mer et pour l'entrelacement des vagues ! Que nos yeux et nos cœurs sont faits pour le soleil, que nos âmes sont faites pour les frémissements de l'Amour.

Regarde-toi ! Tu trimalles ta prison sur ton dos, tu es ta prison. Ce corps fait pour la vie, tu le transformes en cellule.

Aspect peu connu de l'islam, le soufisme nous semble pourtant d'un intérêt majeur, pour ses enseignements, mais plus fondamentalement, pour ce qu'il nous dit de cette religion : l'islam n'est pas un bloc monolithique immuable, composé de pratiques incontestables en dehors desquelles n'existe que la promesse de l'enfer. Il y a, en vérité, une grande variété de branches dans l'islam, en fonction des interprétations de ce qui a été transmis par et après le Prophète Muhammad.

D'emblée, pour couper l'herbe sous le pied à tout discours prétendant détenir LA vérité au sujet du Prophète, il importe de se rappeler qu'à son sujet, on n'est sûr de rien. Pourquoi ? Parce que sa biographie n'a été écrite que 150 ans après sa mort ! Imaginez, en 150 ans de transmission orale, comment l'histoire a pu être déformée au gré de l'imagination, de l'idéalisme et des volontés politiques¹⁵ des personnes qui l'ont racontée et écoutée... En fait, le Coran ne parle que très peu de Muhammad. On le connaît à travers les *hadiths* (ses paroles et ses actions, écrites aussi plus tard) et la *Sirâ* (sa biographie). Quant aux traces historiques, elles sont rares et ne permettent pas de bien retracer sa vie. Et en ce qui concerne le Coran lui-même, il faut garder à l'esprit que c'est la parole d'un humain qui a entendu Dieu, et non pas directement la parole de Dieu. Pour la transcrire, il a fallu utiliser une langue, un système porteur de culture, qui n'est jamais neutre. C'est déjà une interprétation. Donc, on va essayer d'entrer dans ce sujet avec humilité, curiosité, ouverture d'esprit et bienveillance...

Vouloir entrer dans le mystère

La première chose à savoir sur le soufisme, c'est qu'il s'agit d'une voie mystique. Qu'est-ce qu'on entend par là ? Le mot vient de l'idée de mystère, de ce qui

est caché, au-delà de nos sens, et qui nécessite une initiation. Le mystique, quelle que soit sa religion d'ailleurs, recherche un contact personnel direct avec le divin, via la méditation, des incantations, des visions intérieures ou d'autres pratiques. Il ne recherche pas Dieu en dehors de lui, mais bien caché au plus profond de son cœur. Partout dans le monde, quelle que soit leur culture, des hommes ont choisi cette voie : la Kabbale chez les Juifs, le taoïsme venu de Chine, les yogis et le Vedanta en Inde, le bouddhisme zen au Japon, Maître Eckhart, Sainte Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix chez les Chrétiens...¹⁶ Notons encore que le mysticisme n'est pas apparu avec les grandes religions : il existe depuis la nuit des temps, sous forme de pratiques qu'on pourrait appeler chamaniques, ou des trances qui relient l'être humain à une énergie plus grande, mystérieuse et indicible. Les philosophes néoplatoniciens (renouvelant la pensée de Platon, donc), eux, essayaient d'atteindre l'élévation spirituelle grâce à la contemplation, voyant l'Unité qui transcende les multiples formes que prend la nature. Tout cela pour dire que cette recherche personnelle et intérieure du mystère de la vie, par une expérience directe, accompagne l'Humanité tout au long du chemin, sous différentes formes.

Différentes manières de se relier à Allah

Revenons donc au soufisme, la voie mystique de l'islam. Il est présent depuis les premiers siècles de l'ère musulmane, en Irak et en Iran. Certains affirment qu'il serait issu d'un enseignement secret de Muhammad directement à Ali, son gendre, mais comment en être sûr ? Ce qu'on sait, c'est que dès le siècle suivant, des musulmans se réunissent autour d'hommes charismatiques considérés comme des saints pour recevoir un enseignement initiatique particulier.

¹⁵ Rappelez-vous de ces assassinats à répétitions pour devenir calife à la place du calife, parmi les premiers musulmans... Les énormes enjeux de pouvoir ont forcément influencé ce qui s'est dit, écrit, voire gravé dans le marbre à cette époque.

¹⁶ Pour en savoir plus, un petit article éclairant écrit par Ibrahim Tabet sur le site de l'Orient – Le Jour : <https://www.lorientlejour.com/article/1061239/diversite-des-religions-similarite-des-voies-mystiques.html>

Quelle est la différence avec les autres musulmans ? Le croyant ordinaire s'efforce d'appliquer la volonté d'Allah, en suivant les dogmes : les cinq prières par jour, le pèlerinage à La Mecque, l'aumône, les ablutions... Allah est alors considéré comme supérieur et inconnaissable, et le but des pratiques orthodoxes est d'obtenir des récompenses (ou d'éviter les punitions divines) et surtout de gagner son ticket pour le paradis éternel (ou d'éviter les feux de l'enfer). C'est seulement après la mort qu'il pourra rencontrer Dieu, s'il a bien respecté toutes les règles. Le mystique musulman, au contraire, croit qu'il peut déjà rencontrer Allah et s'unir à lui dans cette vie, à travers ce corps animé du souffle divin. L'Amour d'Allah est au centre des enseignements soufis, et par conséquent, l'Amour de tout ce qu'il a créé.

Discrétion, dénuement et tolérance

Depuis le siècle qui a suivi la mort du Prophète, les soufis ont perduré, tant parmi les sunnites que les chiites, tantôt catégorisés de secte par ceux qui n'aiment pas trop que des fidèles échappent à leur pouvoir¹⁷, tantôt guidés par de grands leaders spirituels et politiques comme l'Algérien Abdelkader qui a résisté à la colonisation française. Les soufis suivent un maître, leur *cheikh*, et font partie d'une confrérie spirituelle appelée *tariqa*¹⁸. Pour parvenir à Dieu, ils prônent l'abandon de l'ego (ce *moi je* incessant), la simplicité et l'accueil inconditionnel de la vie. Et c'est sans doute cela aussi qui ne plaît pas à certains dirigeants ultra-orthodoxes de l'islam : comment justifier les richesses accumulées, la peine de mort promise à tant de catégories de personnes, le prestige personnel et les *fatwas*¹⁹ prononcées pour un oui pour un non ?

Faire vibrer son corps avec l'amour de Dieu

La pratique spécifique soufie consiste notamment à faire des incantations à Allah, sous forme de récitation répétitives et rythmées, parfois sous forme de chants qui peuvent aller jusqu'à la transe. Un cas particulier assez connu des pratiques soufies est celui des derviches tourneurs. Un derviche, à la base, c'était un espèce de vagabond spirituel musulman, à la manière

des moines mendiants chrétiens ou bouddhistes et des sādhus indiens, qui a fait le choix d'un ascétisme extrême pour parvenir à la connaissance de son âme et des mystères de l'univers. Le mot est persan, en arabe on parle de *fakir*. Une communauté particulière, rassemblée autour du maître soufi et poète persan Rûmi, a donné naissance aux fameux derviches tourneurs, dont vous avez sans doute déjà entendu parler. Ils tournent sur eux-même comme des toupies, une main tournée vers le ciel pour recevoir l'énergie d'Allah, l'autre tournée vers le sol pour la répandre sur terre. Il s'agit d'une forme particulière de transe : c'est vrai que c'est impressionnant, mais ce n'est pas représentatif du soufisme, bien sûr.

Des musulmans soit-disant pas assez musulmans ?

Aujourd'hui, loin d'être marginal, le soufisme est en fait très répandu. On parle de 19% des musulmans sunnites, et de quelques minorités chiites. Particulièrement présents en Égypte, au Sénégal, au Mali, en Afrique de l'Est, en Iran, au Pakistan, en Afghanistan, en Syrie, ils sont aussi représentés en Europe et aux États-Unis. Avec une doctrine qui prône l'intériorité, l'amour, le respect de la vie, l'abandon de l'ego, ce courant devrait plutôt s'attirer des sympathies. Pourtant, depuis les dernières décennies, les soufis sont devenus la cible d'attentats terroristes eux aussi ! Et oui, les mécréants n'ont pas le monopole pour s'attirer la violence des islamistes radicaux ! « *Le modèle de l'idéologie extrémiste, essentiellement wahhabite²⁰, est une forme de mondialisation de la religion. Les extrémistes ont les mêmes comportements, les mêmes costumes : ils portent la barbe, le voile, etc. Tout cela doit être formaté car ils considèrent que l'islam est le même partout. Or le soufisme s'adapte à chaque lieu, chaque culture, chaque temps aussi. Il n'est pas figé, contrairement à l'idéologie littéraliste, qui a l'obsession de vivre comme à l'époque du prophète* », analyse l'anthropologue marocain Faouzi Skali, spécialiste du soufisme²¹.

Ouvrir le champ des possibles vérités

À la fin de ce rapide tour d'horizon du soufisme, qui on l'espère aiguisera votre curiosité, on peut entrevoir

17 Notons tout de même que ce reproche, formulé surtout par les wahhabites d'Arabie Saoudite qui interdisent le soufisme dans leur pays, n'est pas du tout fondé. Le but du maître de la communauté est au contraire de permettre à chaque fidèle de s'affranchir de lui. S'il a pu y avoir des dérives, comme dans toute société humaine, l'ensemble de ce mouvement spirituel historique ne pourrait en être blâmé. Une petite vidéo de 4 minutes de SaphirNews, tirée de leur série *La casa del Hikma*, adressée aux jeunes musulmans, éclairera tout le monde sur la question : <https://www.youtube.com/watch?v=Cxcxd8qwJe0>

18 Ce mot signifie aussi « la voie, le chemin ».

19 Une *fatwa* est une réponse juridique donnée par un spécialiste de l'islam à une question problématique pour laquelle il n'y a pas de jurisprudence.

20 La doctrine wahhabite, originaire d'Arabie Saoudite, souhaite un retour aux pratiques du temps du Prophète. Selon eux, leur interprétation stricte de l'islam est la seule possible. La femme est inférieure à l'homme et ne peut rien faire sans son autorisation. Il faut détruire tous les lieux historiques. Faire couler le sang des mécréants est légal et même souhaitable. Bref, beaucoup de joyeusetés, qui se répandent dans le monde grâce à l'argent du pétrole, et qui sont lourdes de conséquences, on l'imagine...

21 Cfr l'article dans *Le Monde* (10/12/2017) intitulé *Pourquoi les djihadistes s'attaquent aux musulmans soufis?* par Ghaliya Kadiri : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2017/12/10/pourquoi-les-djihadistes-s-attaquent-aux-musulmans-soufis_5227598_3212.html

toute l'amplitude de l'islam, qui balaie un large spectre de réalités différentes, de manières différentes d'envisager la relation à Allah, aux autres êtres humains et à soi-même. Comment Muhammad aurait-il vu ces différentes interprétations de son message, et les courants quasiment opposés qu'il a suscité ? Qu'est-ce que la vérité ? Est-il finalement nécessaire de détenir

une vérité ? Et si la vérité était plutôt comme une boule à facettes, brillant sur un morceau différent en fonction du lieu depuis lequel on la regarde ? Nous vous laissons avec ces questions, qui prendraient certainement bien plus qu'une vie pour trouver leur réponse. Peut-être d'ailleurs que les réponses se trouvent justement à l'intersection de toutes nos vies...

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Savoir de quoi on parle

Pour aborder ce sujet, on utilise pas mal de mots qu'on entend beaucoup mais dont le sens est souvent flou, un peu déformé, voire complètement à côté de la plaque. C'est le moment de remettre tout ça au clair ! On peut partir de cette sélection de mots, à compléter avec vos idées : mystique, ésotérique, méditation, incantation, dogmatique, orthodoxe, ultra-orthodoxe, transcendant, charismatique, transe...

Par groupes de trois, les élèves piochent un mot. Première étape : essayer d'en faire une définition avec ce qu'ils savent. Deuxième étape : aller vérifier dans au moins trois documents différents, et en refaire une définition claire, à leur sauce. Troisième étape : en donner trois exemples qui aident à bien comprendre le mot, soit en l'utilisant, soit en l'illustrant. Quatrième étape : présenter le résultat à la classe, pour que tout le monde en profite !

La solitude du prof de religion islamique

Un prof de religion islamique à Bruxelles, Hicham Abdel Gawad, qui a lui-même été tenté par les idées radicales lorsqu'il était jeune, nous parle des questionnements des jeunes musulmans aujourd'hui dans son livre *Les questions que se posent les jeunes sur l'islam*²². Il revient notamment sur son expérience personnelle, et insiste sur la nécessité de remettre le Coran dans son contexte historique, pour pouvoir le faire évoluer en suivant les grandes valeurs et en se détachant des légendes et des superstitions. Il se base sur les interrogations de ses élèves, et y répond d'une manière adaptée aux ados, en clarifiant mais sans perdre la complexité du sujet. Il est possible d'écouter plusieurs interviews de lui, notamment au JT de la RTBF (2'50, disponible sur audio) et de RTL (22', disponible sur RTL.be). On pourra donc choisir le niveau de profondeur du propos, et envisager quelques questions :

1) Hicham Abdel Gawad cite la fameuse phrase de Rachid Benzine : « *A force de ne pas faire d'Histoire, on finit par se raconter des histoires, et ça fait des histoires* ». Comment la comprenez-vous ?

2) D'après ce que vous avez lu et entendu, en quoi la société du VIIe siècle en Arabie était-elle très différente de la nôtre ?

3) A quoi ça sert de remettre le Coran dans son contexte, pour les Musulmans ? Et pour les non Musulmans ?

4) (pour aller plus loin) Choisissez un chapitre du livre qui vous intéresse, lisez-le attentivement et faites-en un résumé oral à partager en petits groupes de 4.

Plonger dans la poésie soufie

Pour aller au-delà des concepts, on ne résiste pas à l'envie de vous donner à sentir par vous-mêmes la texture particulière du soufisme, à travers les écrits d'un de ses plus grands poètes : Rûmi. On dit de ce maître soufi persan du XVIe siècle qu'il a connu l'éveil. Ce qui est sûr, c'est que ses poèmes nous plongent dans l'Amour d'une manière peu commune. En faire l'expérience peut être assez simple : chaque élève choisit son extrait préféré (entre une et dix phrases disons), trouvé sur internet. On place les chaises en cercle, et chacun à son tour lit son extrait lentement, en espaçant les prises de parole de quelques secondes de silence. Si des choses se répètent, ce n'est pas grave. L'idée est simplement de se rendre disponible aux mots, de se laisser toucher, de voir ce que cela nous fait.

On peut exprimer ensuite ce qu'on a ressenti, sans obligation de parler. Écouter ces mots, c'est en soi une expérience assez intime qui se suffit à elle-même. Mais en fonction du groupe et de votre sensibilité, ou en collaboration avec un collègue, il est possible de la

²² *Les questions que se posent les jeunes sur l'islam. Itinéraire d'un prof*, Hicham Abdel Gawad (La Boite de Pandore, 2016). Pour en savoir plus : <http://laboiteapandore.fr/2016/07/29/questions-se-posent-jeunes-islam/>

prolonger par une proposition plus créative (écriture, peinture, dessin, slam, expression corporelle, sortie dans la nature...)

Petite question transcendante pour terminer

Le spectacle se clôture sur cette dernière phrase de Fida, très profonde et très puissante :

Il(s) la cherche(nt) au ciel l'éternité... Elle est là, entre nous.

Comment la comprenez-vous ? Qu'est-ce que Fida entend, à votre avis, par l'éternité ? Qu'est-ce que ça impliquerait, dans notre vie quotidienne, d'envisager que l'éternité est ici, entre nous ? Et dans la vie sociale et politique du monde ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

► Le rôle du théâtre dans la société

LE JEUNE HOMME : C'est ça le théâtre aujourd'hui, c'est ça ton théâtre ? Ce temple, lieu du sacré est rendu à un espace vulgaire où l'on viendrait raconter sa vie, divan pour thérapie égoïste et narcissique ?

Pour Fida Mohissen et pour François Cervantes, son metteur en scène pour Shahada, c'est une évidence : la parole théâtrale a un rôle important à jouer dans la société. Ils nous en ont longuement parlé. Alors nous avons décidé de revenir sur le rôle du théâtre dans l'histoire du monde, pour terminer par leurs propos, aujourd'hui. Ce théâtre que nos dirigeants ont mis dans la catégorie « non essentiel » sans l'ombre d'une hésitation durant la crise sanitaire. Ce théâtre qui a été sacralisé, banni, censuré, utilisé, récupéré, tout au long du chemin humain. Et si c'était plus qu'un jeu ?

Plaire aux dieux

Le théâtre serait né il y a 2500 ans, dans l'Antiquité grecque, autour du culte du dieu Dionysos, le dieu du vin et des excès, de la folie et de la démesure, de la transe mystique. Déjà, c'est assez intéressant de constater qu'on laissait une place et une fonction à cet aspect de la vie et qu'on le divinisait dans l'Antiquité, non ? Tous les ans au solstice d'hiver avaient lieu les dionysies, grandes fêtes païennes durant lesquelles on pouvait participer à des processions derrière des phallus géants, pour la fécondité des champs, et assister à des concours de représentations théâtrales tragiques et comiques. On imagine l'ambiance ! Au-delà de l'aspect (très) festif de ce culte, il s'agissait aussi de faire renaître le feu divin après l'hiver, et de célébrer le

cycle des saisons. Et c'est là que le théâtre a planté ses racines : dans un mélange de religieux païen et de festif, de tragique et de comique.

Maintenir l'équilibre entre le ciel et la terre

À Rome, on commence à construire des amphithéâtres deux siècles plus tard, pour monter des pièces aux décors plus élaborés, mais toujours dans un esprit religieux païen. Les rôles sont ici tenus par des esclaves et des affranchis²³. Remarquons qu'à Rome comme à Athènes, les femmes ne sont pas autorisées à jouer sur scène, ce sont donc les hommes qui prennent leurs rôles²⁴. Comme dans le théâtre grec, il s'agit toujours d'honorer des dieux par ces spectacles rituels, qui prennent place dans le cadre de plusieurs journées de festivités. Le théâtre est donc né avec cette fonction essentielle dans les sociétés antiques : relier les hommes et leurs dieux. Et ne croyez pas que ce soit anecdotique : c'était au contraire tout à fait nécessaire pour maintenir l'équilibre du monde. Au point que, lorsque la peste s'est abattue sur Rome, après avoir fait des sacrifices d'animaux qui n'avaient servi à rien, on raconte que c'est un « jeu scénique » avec du théâtre et de danse qui mit fin à cette catastrophe envoyée par les dieux.

²³ En vérité, malgré l'engouement généralisé pour le théâtre, le métier d'acteur était totalement honteux à Rome. Celui qui jouait sur scène se retrouvait déchu de ses droits civiques et politiques. Résultat : les seuls à n'avoir rien à perdre étaient les esclaves ou les affranchis ! Et pourquoi cette mauvaise réputation ? Parce qu'ils étaient formés dès leur plus jeune âge pour faire plaisir aux spectateurs par leur corps et leur voix, ce qui les rapprochait de la catégorie des prostituées ! (<https://eduscol.education.fr/odysseum/le-theatre-romain>)

²⁴ Et ça va durer ! Au temps de Shakespeare, c'est toujours le cas !

Enseigner la religion chrétienne

Changement de décor pour la période du Moyen-Âge. Il faut dire que les premiers Pères de l'Église²⁵ n'étaient pas enchantés de cette tradition païenne un peu trop vivante à leur goût, et l'interdirent carrément. Pratique déclarée démoniaque, beaucoup trop attractive, elle est bannie, et les comédiens excommuniés. Du coup, le théâtre connaît un petit passage à vide. Mais comme cet art puissant est capable à lui seul à la fois d'enseigner et d'émouvoir, l'Église ne tarde pas à s'en saisir et à l'utiliser pour détourner le peuple du paganisme et lui apprendre l'Évangile. Le drame liturgique est né. Les moines jouent des scènes chrétiennes dans les églises, devant l'autel, et c'est la Passion du Christ qui remporte le plus de succès. Petit à petit, le théâtre ressort des églises pour se jouer sur les marches du parvis, toujours autour de thèmes religieux.

Des saltimbanques mêlant les talents

Parallèlement à cela, on voit aussi apparaître des troupes ambulantes de troubadours qui, en plus de leurs numéros de jonglerie et de musique, mettent en scènes les mystères, à savoir un mélange de la vie du Christ et d'éléments profanes : des potins de la ville où ils sont, des farces, des diabolins qui taquent les spectateurs... Ils se produisent sur les places publiques et connaissent un franc succès, notamment parce que les sujets religieux sont entrecoupés d'intermèdes satyriques, drôles et plus libres de ton que les pièces liturgiques de l'Église. Certains affirment que c'est grâce à eux que le théâtre a retrouvé de la vigueur en Europe.

Le sixième art, pour les yeux et les oreilles

Dans les deux cas, le théâtre au Moyen-Âge est un art absolument oral, contrairement à l'époque actuelle où le théâtre en fait est davantage lu dans des livres qu'écrit sur scène. À l'époque, les acteurs ont des feuilles volantes avec seulement leur texte, mais il n'y a pas d'ouvrage écrit qui reprenne l'intégralité de la pièce, ce serait considéré comme sans intérêt. Autre grande différence, les acteurs ne cherchent pas à être créatifs, mais plutôt à reproduire une œuvre existante de la meilleure manière que ce soit. Qu'il s'agisse d'histoires religieuses ou profanes, on joue et rejoue les mêmes récits, sans vouloir être original. Si vous rêvez de voir la comédie musicale *Jésus-Christ superstar*, il va falloir

attendre encore un peu que le genre s'émancipe de ses carcans...

Un âge d'or en Europe²⁶

Les XVI^e et XVII^e siècles verront s'épanouir le théâtre partout en Europe, qui sera sponsorisé par les grands monarques en place, fiers de leur troupe royale : la reine Elizabeth en Angleterre au temps de Shakespeare, le roi Louis XIV en France avec Molière par exemple. En Italie, la commedia dell'arte reste dans les rues, avec Arlequin, Polichinelle et leurs exubérants compagnons masqués. On assiste à une véritable explosion théâtrale. Prenons quelques exemples qui nous permettent d'éclairer les différentes fonctions du théâtre dans la société.

Purifier son âme par la catharsis

D'un côté de la Manche, Shakespeare nous offre des tragédies puissantes qui contiennent vengeance, bagarres, folie, violence, destruction, passion, crime, bref, de quoi nourrir la fonction de catharsis du théâtre. C'est quoi ça ? La catharsis, c'est l'idée de se purifier de ses émotions violentes en les regardant sur scène (ou à la télé, ou dans un jeu vidéo), de décharger ses mauvaises passions en les transformant en plaisir de les voir représentées à l'extérieur de soi. Dit autrement, face à une destinée tragique représentée, le spectateur ressent de la pitié et de la terreur, et en même temps du plaisir à être spectateur, et il se nettoie ainsi de ses propres pulsions négatives.

Divertir et réunir

De l'autre côté de la Manche, l'Espagne vibre autour de la *comedia*, qui se déroule dans le cadre de la vie quotidienne et des chansons paysannes. C'est très plaisant et agréable, mêlant danses, chants, lyrisme, poésie populaire, mime... Mais peu à peu, on voit arriver dans les récits un sentiment national, avec des épisodes historiques à la gloire de la liberté de l'Espagne. Ce qui nous permet d'aborder une autre fonction du théâtre, qui n'est pas sans lien avec l'indépendance de la Belgique²⁷ : une fonction sociale, qui en rassemblant les gens différents autour de valeurs culturelles communes, peut aller jusqu'à être le terreau d'une révolution politique (même si ce n'est pas le but bien sûr). Heureusement, on ne prend pas les armes à chaque fois qu'on va au théâtre, mais le fait de vivre des émotions ensemble, de regarder la

25 Ce sont des savants des premiers siècles du christianisme, considérés comme saints, qui ont fondé la doctrine chrétienne par leur œuvre écrite et/ou par leur exemple. Toutes traditions confondues, on arrive à presque 70 Pères de l'Église...

26 Il faudra nous excuser cette fois encore d'être européo-centrés : la forme courte de ce dossier ne nous permet pas d'explorer le théâtre dans le monde entier, malgré le grand intérêt que cela aurait. En Chine, en Indonésie, en Inde, au Japon, en Iran, par exemple, les arts de la scène excellent sous différentes formes, remplissant différentes fonctions. Pour un aperçu plus complet : https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/histoire_du_th%C3%A9%C3%A2tre/96913

27 En 1830, la Belgique devient indépendante de la France et des Pays-Bas suite à une représentation théâtrale de la *Muette de Portici*, pièce qui exalte le sentiment de la patrie et celui de liberté dans une fresque à propos du peuple napolitain qui s'était révolté contre le joug espagnol au XVII^e siècle.

même chose, de pouvoir en parler après, crée des liens entre les spectateurs. Plus le public est varié, plus c'est intéressant, comme nous l'explique François Cervantes dans l'encadré ci-contre.

D'ailleurs, notons qu'en Amérique du nord comme du sud, le théâtre est resté beaucoup plus dans la rue, car cela permettait d'éviter un élitisme certain et de toucher tout le monde, toutes catégories socio-culturelles confondues. Vive les arts de la rue !

Émouvoir, critiquer et moraliser

Si on retourne à la sortie du Moyen-Age en France, avec l'Académie Française, on assiste à un élan vers la raison : celle-ci établit des règles²⁸ théâtrales qui deviendront dogmatiques. Le public raffole de pièces romanesques, et Molière, s'emploie à peindre la nature humaine. Il puise dans la vie réelle plutôt que dans l'imaginaire pour monter ses comédies. Il se moque de la nouvelle classe des bourgeois et critique les abus des parvenus et des financiers, sous couvert de comédie galante qui n'inquiète personne, et le théâtre échappe ainsi à la censure officielle. Quelle est la fonction de ces comédies satiriques dont Molière était devenu maître ?

Divertir le public en lui procurant des émotions, bien sûr, mais aussi, de manière plus subtile, corriger ses mœurs en se moquant de certains traits. Un peu infantilisant, certes, mais tout à fait dans l'air du temps.

Se transformer en profondeur

Après ce petit tour d'horizon, on voit déjà se dégager les grandes lignes des rôles remplis par le théâtre tout au long de l'histoire. On peut encore jeter un œil aux drames symbolistes, avec le belge Maurice Maeterlink par exemple, qui représentent une réalité spirituelle où les dialogues l'emportent sur l'action. Certains trouvent ça assommant, d'autres merveilleux. En tout cas, le spectateur est amené à réfléchir à sa propre intériorité, à ce qui se passe en lui. C'est toute une tendance du théâtre actuel aussi : ouvrir à une dimension intérieure, faire ressentir des réalités profondes sur sa propre vie. Et *Shahada* remplit d'ailleurs tout à fait cette fonction : le dialogue intérieur avec son propre passé que Fida joue sur scène entre en écho avec ce qui se passe dans la conscience du spectateur, et provoque une prise de conscience, une introspection.

Ce que le metteur en scène François Cervantes a écrit à l'entrée de ses représentations en janvier 2022 :

La seule question du théâtre est : comment vivre ensemble ? La vocation du théâtre est qu'une histoire entre en contact avec une communauté de gens qui essayent de vivre ensemble, qu'elle se mélange au tissu des relations humaines de tous les jours et qu'elle aide à trouver un équilibre. S'il n'y a pas de communauté dans la salle, la moitié du but est manqué. Depuis qu'il est né, il y a plusieurs milliers d'années, le théâtre a toujours eu la même raison d'être.

Ce soir, nous sommes ensemble dans la salle, mais 90% des gens qui vivent en France n'ont jamais été au théâtre de leur vie, alors que les spectacles sont faits pour tout le monde. Quand on essaie de répondre à cette question avec la presse, les abonnements, les campagnes publicitaires, cela ne marche pas : génération après génération, ce sont sensiblement les mêmes qui entrent dans les salles. Pourtant, au théâtre, nous avons besoin les uns des autres, on ne pourra pas changer ça. Le théâtre doit s'adresser à une communauté, et si elle est déchirée, il doit essayer de la recoudre. Vous qui venez au théâtre, avez-vous envie de le faire découvrir à votre coiffeur, aux copains de vos enfants, à vos parents, vos voisins de palier, au patron de votre bistrot, à votre boulanger, votre marchand de bicyclette, votre marchand de légumes, votre ennemi juré, votre ostéopathe, votre ami, votre professeur de tai-chi, aux inconnus avec qui vous parlez dans le bus ? Cela ne se fait pas en une semaine, ni même en un an : il faudra des années de patience. Vous pouvez emmener ici des gens qui n'y mettraient pas les pieds sans vous, participer à ce vaste chantier.

Au théâtre, on ne comprend pas le texte quand on le lit, mais quand on le joue. Vous êtes la plaque sensible qui nous révèle le sens du texte, simplement en l'écoutant. Vous êtes notre intelligence. Plus il y a de personnes différentes dans la salle, plus la compréhension des histoires est profonde. Et en ce moment, nous avons un besoin urgent de comprendre ce qui est en train de nous arriver, et d'inventer des façons de vivre ensemble.

28 Voici les règles du théâtre classique : la fameuse règle des trois unités : unité de lieu (tout se passe au même endroit), unité de temps (en un maximum de 24h), unité d'action (autour d'une seule intrigue qui doit être menée de bout en bout). S'ajoute à cela la règle de bienséance : on ne doit pas choquer le spectateur, que ce soit par du sang, ou des scènes d'intimité physique.

Le point de vue de Fida Mohissen :

C'est la responsabilité de l'artiste dans les temps de sang et de chaos : dire ce qu'il sait, ce qu'il a vécu et qui peut servir. Se taire en ces temps, c'est criminel. Celui qui a une parole, il doit la dire, pour donner la possibilité d'une perspective d'apaisement. J'ai été là-bas, je sais, pourquoi me taire ? Parce que c'est compliqué, parce que je ne sais pas comment faire pour prendre la parole. Alors je tente une fiction, Ô toi que j'aime, et ça ne marche pas. Alors il faut y aller, il faut me lancer avec ma propre parole. Et c'est ce que j'ai fait. C'est prendre ma responsabilité en tant qu'homme de théâtre, même si c'est difficile pour moi, souvent même insupportable.

Pour moi, le réel triomphera toujours du fantasme, de l'imaginaire, et du récit. C'est-à-dire qu'à partir du moment où tu ramènes du réel par ton témoignage, il n'y a aucune idéologie qui puisse résister à ce réel. Apporter toute la complexité du réel, avec le courage, la sincérité et un peu de lucidité aussi, c'est nous remettre au cœur de l'expérience humaine. Pas de manichéisme possible.

Le réel de l'autre aussi, c'est un éclairage. C'est un acte de dire : les gars, j'étais comme ça, je vais vous expliquer, m'ouvrir, et vous montrer comment je fonctionne. J'ouvre, et regardez ce qu'il y a dedans. Parfois c'est moche. C'est tel quel. Comme quand quelqu'un t'explique le mode d'emploi d'un objet, et que ça te permet de comprendre comment il fonctionne. En réalité, le témoignage de n'importe qui sur terre, c'est un antidote au fantasme, à l'imaginaire, au récit, aux narrations qui sont faites autour de l'islam. Beaucoup de gens me disent en écoutant le texte que les clichés sont explosés à mesure que ce témoignage avance. Toute idéologie qui veut nous dire que c'est le monstre de l'autre côté, à qui on ne peut pas parler, ça tombe quand on est face à une personne réelle.

Pour moi, l'exemple clair c'est quand je rencontre un Israélien. Tout le fantasme, l'imaginaire, tout ce qu'on t'a mis dans la tête de la monstruosité de l'autre en face, ça tombe. Reconnaître l'humanité de l'autre, c'est ouvrir la porte à la compréhension, et à la paix. Sinon on a un combat entre ce qui est descendu du ciel d'un côté et ce qui est descendu du ciel de l'autre côté. Le problème se passe au ciel, et on y peut rien. Or c'est faux. On peut. En accueillant l'autre. En se rendant compte que l'autre est comme nous.

Il y a des actes monstrueux, mais il n'y a pas de monstres. La vertu du témoignage sur une scène de théâtre, c'est cela.

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Alors, finalement, ça sert à quoi le théâtre ?

À la fin de la lecture de cette page, comment pourriez-vous résumer les fonctions du théâtre ? Pouvez-vous trouver un ou deux exemples de pièce que vous connaissez pour illustrer chacune d'entre elle ? Si vous n'avez pas encore vu beaucoup de pièces de théâtre, vous pouvez penser à tous les films qui sont tirés de pièces de théâtre et que vous connaissez peut-être (Roméo et Juliette, le dîner de cons, Cyrano de Bergerac, le Père Noël est une ordure, Dogville, Les garçons et Guillaume à table, Fête de famille, Game of Thrones (pas exactement, mais tout de même très très inspiré), l'Avare (avec Louis de Funès), Incendies, Monsieur Lazhar...).

Donner la réplique au jeune Fida

Revenons à notre citation de départ. Le jeune homme pense au théâtre « à l'ancienne », comme un lieu où on montre le sacré, où on éduque le peuple aux bonnes pratiques et pensées religieuses. Il reproche à son futur lui-même d'avoir désacralisé le théâtre pour en faire un lieu de confession intime, impudique, narcissique et inutile finalement.

Si vous étiez face à lui, que lui répondriez-vous ? Comment justifieriez-vous le fait que vous êtes là, partie de ce public qui écoute ce témoignage ? Qu'est-ce que vous y trouvez, personnellement ?

Et de manière générale, quel rôle remplit le théâtre pour vous ? En quoi est-ce similaire et/ou différent d'aller au cinéma ? Et de regarder un film sur Netflix ?

Et selon vous, de quel genre de pièces de théâtre le monde a-t-il le plus besoin aujourd'hui ? Pourquoi ?

4 / Thématiques qui traversent le spectacle

► La tentation de la radicalisation

FIDA: Les Imams ne manquent aucune occasion pour nous rappeler la place centrale de ce pilier longtemps ignoré de nos jours, à savoir le djihad, et la très haute station réservée par Allah à ses martyres. C'est donc décidé ! Car à partir du moment où le message t'est parvenu, t'en es redevable, il faut faire ce qu'il faut pour sauver ton âme de l'enfer réservé– selon la tradition attestée– aux hypocrites, ceux qui traversent cette vie sans jamais songer au djihad. Faire ce qu'il faut, oui, et quoi que ce soit, car il s'agit bel et bien de l'éternité.

Depuis la guerre en Syrie, le départ de jeunes Français et Belges vers l'État Islamique pour participer au djihad, et les multiples attentats terroristes en Europe, la question de la radicalisation est au centre des projecteurs. Comment se fait-il qu'on ait pu laisser la vie et le futur de nos adolescents avoir si peu de sens, pour qu'ils préfèrent en donner à leur mort comme martyr ? De nombreuses initiatives ont vu le jour pour réagir à la montée des fondamentalismes de tout bord, partant de jeunes revenus désillusionnés de Daech, de parents de jeunes terroristes, d'islamologues et d'imams tolérants et engagés, de parents de victimes d'attentats, de profs confrontés à des élèves endoctrinés, de dirigeants politiques réunissant des pédagogues autour de la question, d'artistes militants ayant besoin de faire parler du sujet...

Nous n'allons donc pas ici réinventer la roue, mais plutôt résumer rapidement la problématique et nous faire l'écho de ces superbes initiatives qui ont fleuri sur les débris de ces drames, pour que vous puissiez y puiser ce qui vous parle, ce avec quoi vous vous sentez à l'aise, ce qui fait sens pour votre groupe.

La terreur, au nom de quoi ?

Avant de parler des djihadistes, il nous faut dire un petit mot du terrorisme en général. Car non, les islamistes n'ont pas le monopole de la chose. D'ailleurs, avant les attentats du 11 septembre 2001, la scène du terrorisme était occupée par les groupes nationalistes qui voulaient leur indépendance : les Basques, les Corses, les Irlandais du Nord... On avait aussi les cellules combattantes d'inspiration marxiste, d'extrême gauche. Et les joyeux lurons de l'extrême droite, qui n'étaient pas contre un peu de violence aveugle de temps en temps. On parle de terrorisme quand un groupe attaque des civils au nom d'une idéologie (raciste, religieuse, nationaliste...), pour réclamer un changement politique

(l'indépendance, la création d'un état religieux, l'expulsion des étrangers pour se retrouver entre soi...). L'idée étant d'inspirer la terreur, la peur d'être tué n'importe où, n'importe quand, simplement parce qu'on fait partie d'un groupe cible (les mécréants, les étrangers, les capitalistes...). Bonne ambiance, quoi²⁹

Un amalgame qui envenime

Mais depuis les tours de Manhattan en 2001, les médias ont eu tendance à faire un amalgame entre islam et terrorisme. Remarquons que ce manque total de subtilité, fruit de l'ignorance, sert tout à fait l'objectif des terroristes : ils peuvent faire grandir la haine de l'Occident islamophobe, cette terre de mécréants, ennemis de la foi, et justifier l'appel à la violence des victimes pures contre leurs bourreaux impurs. Pratique, cette manière de diviser le monde en deux catégories simplistes, non ? C'est exactement ce contre quoi Fida entend lutter en livrant son témoignage : ces stéréotypes qui enferment soi-même et l'autre dans des cases immuables et grossières. Témoigner, pour lui, c'est ramener la complexité du réel, et faire tomber les concepts. Ce qui est sûr, c'est qu'à force de nourrir cet amalgame entre islam et terrorisme, on a bien mis de l'huile sur le feu... Les attentats de Charlie Hebdo puis du Bataclan à Paris en 2015, ceux de l'aéroport de Bruxelles et dans le métro proche des communautés européennes en 2016, puis à la fête du 14 juillet de la même année, sur la promenade des Anglais à Nice, et tout un tas d'autres attaques plus isolées revendiquées par l'État Islamique.

Sortir la tête de notre nombril

Cela dit, qu'on se rassure : nous les Occidentaux, nous avons tendance à nous centrer sur nous-mêmes, mais là où les terroristes islamiques ont fait le plus de victimes (et on parle de milliers de plus!), c'est dans

29 En six minutes et en images, un tour plus complet de la question avec Cyril Bret, prof à Science Po : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/le-terrorisme-n-est-il-qu-islamiste-4111290>

les pays musulmans eux-mêmes³⁰. Est-ce que 86 vies françaises lors du feu d'artifice de la fête nationale à la Côte d'Azur valent plus que 134 vies syriennes à la mosquée de Homs ? Et oui, vous avez bien lu : à la mosquée. Car les principales cibles des djihadistes, ce sont les musulmans pas assez musulmans... On pourrait se dire que, selon leur doctrine, ça devrait leur suffire que les mécréants aillent en enfer pour l'éternité, que ce n'est peut-être pas la peine de leur pourrir aussi la vie ici-bas. Et bien non. Ils se sentent le devoir de terroriser et d'exterminer tous ceux qui ne souhaitent pas, comme eux, interpréter le Coran de la manière la plus stricte et fermée possible.

Être engagé jusqu'à la racine

Venons-en au mot « radicalisation », utilisé à tort et à travers depuis ces attentats. En soi, il nous parle juste de se rattacher à la racine. Rien de bien dangereux en soi, au contraire : s'agirait-il de se rappeler d'où on vient ? De se rappeler de rester humble, quel que soit le niveau auquel on est arrivé ? Mais le dictionnaire contemporain ne le voit pas de cet œil. Allez savoir pourquoi, *radicalisation* a pris une connotation très négative : devenir plus dur, plus intransigeant, plus extrême. Pourtant, tout le monde n'est pas d'accord avec cette définition péjorative. Le père Adrien Candiard, bénédictin vivant au Caire, nous en donne par exemple une autre perspective, qu'on vous propose ici afin une fois encore de décloisonner notre pensée :

J'ai déjà eu l'occasion de dire tout le mal que je pense du souhait si souvent formulé de voir des « musulmans modérés », c'est-à-dire modérément musulmans, ce qui signifie par conséquent que plus on est musulman, et plus on est violent, intolérant, sectaire. (...) Je n'ai pas envie qu'on me qualifie de « chrétien modéré ». J'essaie de vivre mon baptême en donnant toute ma vie au Christ, radicalement. Sans doute, peut-on qualifier François d'Assise, Vincent de Paul ou Mère Teresa de chrétiens extrémistes ou radicaux, tant il est vrai qu'ils ont vécu une vie chrétienne à son extrême, radicalement ; mais on sent bien qu'il faudrait beaucoup de mauvaise foi pour qualifier de fanatique leur radicalité³¹

D'où sa conclusion, qui apporte une autre lumière sur le fanatisme religieux :

Le fanatisme n'est pas la conséquence d'une présence excessive de Dieu, mais au contraire la marque de son absence. La place laissée vide par cette absence n'est

pourtant pas laissée vacante bien longtemps : elle est vite occupée par autre chose.

La colère, la certitude d'avoir raison, la soif de pouvoir, le désir d'être craint, la peur de la punition divine, la volonté indéfectible d'atteindre le paradis (ce qui est très différent de l'amour de Dieu)... Peut-être que tout cela peut remplir ce vide au sein de la religion, et sûrement encore d'autres choses que l'on n'imagine pas. En tout cas, ce qu'il est intéressant d'observer, c'est que la majorité des jeunes qui étaient partis pour le djihad, et qui sont aujourd'hui « déradicalisés », n'ont pas abandonné l'islam. Ceux que nous avons entendus disent tous avoir appris à le comprendre vraiment, à en étudier le message profond, souvent grâce à un imam (ou un prêtre!) en prison ou à des associations qui les ont accompagnés. Même si leur avocat leur conseillait de faire semblant de ne plus être croyant pour leur procès, ils ont voulu assumer leur foi et lui donner un autre visage que celui de la violence auquel ils s'étaient identifiés auparavant. Le problème pour eux n'étant pas l'islam, mais l'interprétation salafiste djihadiste³² de celui-ci.

De la quête de sens au nihilisme

Reste la question qui fait mal : pourquoi ces milliers de jeunes français et belges ont-ils été tentés par cette idéologie de la mort, du martyr, d'un islam vengeur ? Pourquoi ont-ils choisi de sacrifier leur vie, à cet âge où pourtant elle devrait bouillonner d'énergie, de désirs et d'espairs ? Des sociologues se sont confrontés à cette question, et quelques pistes de compréhension se dégagent, même si elles ne mettent pas tout le monde d'accord. On parle de sentiments de frustration, de discrimination, d'échec, d'exclusion sociale, d'injustice, d'humiliation comme d'un terreau à radicalisation. Toutes les questions existentielles que ces émotions suscitent appellent des réponses, mais où les trouver ? De plus, l'être humain a besoin d'appartenir à un groupe, surtout à l'adolescence. S'il n'y parvient pas auprès de ses cercles proches (la famille, l'école, le quartier, les loisirs...) il peut être tenté d'aller chercher sur internet ce qu'il ne trouve pas ailleurs. Et là, les Salafistes ont bien balisé le terrain : en quelques clics, il peut tomber sur des personnes chaleureuses qui lui parlent de Dieu, de pureté, de soutien de la communauté des fidèles, de vie simple comme aux temps du Prophète... L'hameçon est lancé. Petit à petit, les idées salafistes font leur chemin et poussent la personne en recherche d'idéal

30 Les pays les plus impactés par les attentats terroristes islamistes sont l'Afghanistan, le Pakistan, la Syrie, le Nigéria, le Burkina Faso, le Mali, la Somalie, l'Irak, le Yémen... Tous des pays musulmans. (cfr Global Terrorism Index)

31 Extrait de son livre *Du fanatisme : quand la religion est malade* (Éditions Du Cerf, 2020)

32 On a déjà parlé du wahhabisme, qui est une branche du salafisme. L'idée est toujours la même : revivre comme aux temps du Prophète, dans un islam pseudo-pur, sans innovation technologique, en maintenant la femme dans un statut très inférieur, en méprisant et persécutant les autres musulmans qui n'ont rien compris, et en souhaitant l'anéantissement des non musulmans par le djihad. Notons qu'il existe une branche piétiste des salafistes qui elle, se contente de pratiquer de manière très traditionnelle, mais sans appel à la violence.

à se couper de ses proches pour se rapprocher de ses amis croyants en ligne, et à travers eux, de Dieu. Et en quelques mois, ces jeunes arrivent à trouver les contacts et l'argent pour partir mourir en martyr en Syrie, ou pour fomenter un attentat près de chez eux. C'est quand même impressionnant, non ?

Une querelle théorique, une réalité complexe

Parmi les explications des experts qui divisent, en voici deux principales qui valent quand même la réflexion. D'un côté, Gilles Kepel affirme qu'il y a une radicalisation de l'islam : le salafisme s'immisce dans les mosquées, dans les quartiers, et remplace l'islam modéré, ce qui crée le problème de radicalisation. Une théorie du « tout religieux » donc, dans le sens où la religion serait la seule responsable. Et donc, tout musulman deviendrait suspect, car potentiellement radicalisable. De l'autre côté, Olivier Roy parle d'une islamisation des radicalités. Entendez par là qu'il existe dans la société une révolte générationnelle de jeunes qui sont frustrés face à la société de consommation, face à un horizon sombre, face aux discriminations dont ils se sentent victimes. Et pour exprimer cette révolte et toute la violence rentrée qui va avec, ils cherchent à se rallier à une grande cause, un grand récit. Que Daech leur offre, et il est l'un des seuls. Vous voyez la différence ?

Mais à bien y regarder, les deux mouvements ne seraient-ils pas complémentaires ? Les deux n'auraient-ils pas un peu raison ? Et la réalité n'est-elle pas encore plus complexe que cela ? Peut-on occulter que la majorité des Salafistes en Belgique et en France sont issus de milieux urbains précaires, dans des structures familiales décomposées, par exemple ? Et qu'en même temps, il y a aussi des jeunes djihadistes issus des classes moyennes laïques ou catholiques. Si nous vous parlons de ces théories, c'est aussi pour vous en montrer les limites, et les dangers. Car chaque explication monolithique enferme les gens dans des cases, des grilles d'analyses, qui choisissent d'en mettre en évidence certaines caractéristiques pour en gommer d'autres. C'est réducteur. Mais alors comment comprendre autrement, comment se faire une idée ?

Pourquoi pas, en écoutant des témoignages de ceux qui, comme Fida, ont été *là-bas*, dans cet islam-là, dans ces pensées violentes-là, et qui en sont revenus. Et peut-être en essayant pour quelques instants d'arrêter de vouloir saisir cette réalité avec le mental qui analyse, juge, catégorise, pour se brancher sur le cœur et tenter l'empathie. Ne pas renoncer à décortiquer, mais mettre en pause, pour se donner une chance d'appréhender cette réalité complexe autrement...

Le contraire de la connaissance, ce n'est pas l'ignorance, mais les certitudes

Rachid Benzine, extrait de « Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ? »³³

33 Dans *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*, Rachid Benzine nous livre l'échange de lettres entre un père musulman et sa fille Nour, partie rejoindre Daech, avec une finesse et une justesse exceptionnelles. Le Théâtre de Liège en a fait une pièce intitulée *Lettres à Nour*, dont le dossier pédagogique ne manquera pas de vous inspirer : https://theatredeliège.be/wp-content/uploads/2014/11/Dossier_LettresaNour.pdf . Pour ceux que ça intéresse, il étudie notamment plus en détails les différents courants de l'islam, le contexte géopolitique, et les techniques de manipulation utilisées par les groupes radicaux violents.

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Écouter d'autres témoignages pour développer l'empathie

Si'il n'y avait qu'une chose à faire par rapport à ce sujet, selon nous, ce serait d'écouter des témoignages de jeunes revenus de la Syrie. Car comme le dit si bien Fida, le témoignage montre toute la complexité du réel, et face à cela, les stéréotypes ne tiennent pas. Écouter ceux qui ont vécu cette radicalisation, c'est s'ouvrir à l'autre dans ce qu'on pense être si éloigné de nous, et qui finalement ne l'est pas tant que ça. Plusieurs super options :

- La série radio de France Culture *Ma fille sous influence, saison 2* (d'Edith Bouvier et Céline Martelet, dans Les Pieds sur Terre) vous fera entendre cinq prises de parole de jeunes filles, qui étonnent, bouleversent, touchent, et bousculent nos idées reçues. Avec presque une demi-heure par récit, sans commentaire, on a le temps de vraiment entrer dans la vie de l'autre. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-ma-fille-sous-influence-saison-2-de-l-autre-cote-du-miroir>

- Les capsules vidéos du projet *Rien à faire, rien à perdre*, du réseau belge de prise en charge des extrémismes sont des pépites aussi. Six jeunes qui ont voulu s'engager dans le djihad pour des raisons différentes, mais aussi une mère, un père, un petit frère et une prof. Chaque témoignage est accompagné d'une fiche de soutien à son utilisation. <https://extremismes-violents.cfwb.be/ressources/soutiller/rafrap/rafrap-vidéos/>

- Citons encore parmi tant d'autres le documentaire *Revenantes : récits de femmes, paroles d'experts* de Marion Stalens (2018) qui donne la parole à des femmes qui ont réussi à prendre suffisamment de recul pour expliquer leur basculement vers la radicalisation, et parfois le départ pour la Syrie. Plusieurs chapitres sont accessibles gratuitement ici : <https://www.lumni.fr/programme/revenantes-recits-de-femmes-paroles-d-experts>

Les limites de la théorie

En contre-exemple aux témoignages, on peut observer comment, dès qu'on fait de la théorie et qu'on entre dans les concepts, on réduit forcément la réalité à des cases dans lesquelles personne n'entre vraiment. Pour le constater, voici une petite vidéo canadienne a priori bien faite, qui parle du processus de radicalisation en général, et qui permet d'ouvrir quelques questions critiques ensuite : <https://www.jdanimation.fr/actualites/25-ressources-pour-mieux-connaître-et-prevenir-la-radicalisation>

- La vidéo parle des facteurs de protection qui empêchent Paul, en quête de réponses à ses questions

et à ses frustrations, de tomber dans l'extrémisme : le sens critique, l'environnement stable, la bonne gestion de ses émotions, le sens de l'empathie... Ce qui revient à dresser un portrait assez catastrophique des jeunes prêts à partir en Syrie : impulsifs, instables, égocentriques, pas très malins... Comment cela est-il réducteur ? Parmi les témoignages entendus précédemment, y compris celui de Fida, qu'est-ce qui viendrait nuancer ou contredire ces propos tranchés ?

- On a aussi un peu l'impression que c'est la faute à pas de chance qu'il trouve des réponses modérées ou des réponses radicales à ses questions. Qu'en pensez-vous ?

- En tant qu'ami, grand frère ou grande sœur, copain de quartier, si vous constatez qu'un de vos proches s'isole, change ses habitudes et commence à tenir des propos plus durs sur le monde qui l'entoure, comment pourriez-vous réagir ?

- Au final, que pensez-vous de l'utilité de cette vidéo ? À qui sert-elle ? Qu'en penserait un jeune sur le chemin de la radicalisation ? Se sentirait-il compris, à votre avis ? Et les autres, que peuvent-ils en tirer ?

Une valise à idées d'activités

Besoin de plus d'idées ? Les 240 pages du dossier *Liaisons. Manuel pour la prévention de l'extrémisme violent à travers l'information jeunesse* réalisé par l'organisation européenne indépendante Eryca, devrait vous permettre de trouver votre bonheur. Ils ont fait un boulot de fou, en partenariat avec des dizaines d'associations de terrain, et leur boîte à outils est canon. Et gratuite, ici : https://extremismes-violents.cfwb.be/fileadmin/sites/RAR/uploads/Ressources/Documents_ressources/Manuel_Liaisons.pdf

Sujet touchy, besoin d'aide ?

Si vous sentez que le sujet est brûlant dans votre groupe, n'hésitez pas à faire appel à des professionnels de la question. En Belgique, la CNAPD (Coordination nationale pour la paix et la démocratie) propose de faire venir un animateur durant une demi-journée pour s'atteler à la tâche en profondeur. Le projet complet est ici : https://extremismes-violents.cfwb.be/fileadmin/sites/RAR/uploads/Ressources/Documents_ressources/Animations_CREA_CNAPD.pdf

En France, l'Association des victimes du terrorisme (AFVT) propose d'amener des témoignages de victimes directes ou indirectes du terrorisme dans votre école, suivi d'un temps d'échange. Deux professeurs spécialisés viendront en amont préparer cette activité avec tout le personnel scolaire. <https://www.afvt.org/category/actions-educatives/>

Etre subversif aujourd'hui, c'est être dans l'amour

Comme on l'a vu précédemment, Abd Al Malik, le rappeur, est lui aussi engagé dans la voie du soufisme, alors qu'il est né dans une famille catholique. L'écouter dans ses chansons et interviews en ligne³⁴, c'est une excellente idée pour se rafraîchir les oreilles, et un plaisir pour le cœur. Voici par exemple ce qu'il nous dit à propos de cette révolte générationnelle dont parlent d'une autre manière les sociologues du radicalisme :

On est tous très fort à constater l'obscurité, à critiquer, à se plaindre. Tous on vit cette obscurité. Mais tellement rares sont les gens qui allument des bougies. Quelles sont les solutions ? Qu'est-ce qu'on apporte ? Pour moi, le fait d'être un artiste subversif aujourd'hui et de dire NON, de crier sa révolte, si ce n'est pas d'abord précédé d'un grand OUI, oui à la vie, oui à l'intelligence, oui à la singularité, oui au partage, pour moi ça ne sert à rien. Dire non pour dire non, c'est ridicule. Au contraire, c'est même suicidaire aujourd'hui.

La subversion, elle est dans la capacité à dire « je t'aime », quand tout le monde dit « je hais, je déteste, je suis contre ». Moi je dis « j'aime ». C'est vital de dire à l'autre « je t'aime ». C'est vital d'être ensemble. Dans

*une époque où on divise les gens, c'est vital de dire que si on n'est pas ensemble, on va crever.*³⁵

- Qu'est-ce qu'on entend par subversion ?
- Quelle est cette obscurité dont il parle ? Comment la ressentez-vous ?
- Quelles personnalités aujourd'hui entretiennent, selon vous, cette obscurité ? Quelles personnalités au contraire allument des bougies ?
- Et vous, comment vous situez-vous, quelque part entre l'ombre et la bougie ? De quoi avez-vous envie pour aujourd'hui, pour demain ?
- Quelles pourraient être vos manières d'allumer des bougies, d'incarner ce OUI à la vie, à l'intelligence, à la singularité, au partage dont parle Abd Al Malik ? Concrètement, que pourriez-vous imaginer, créer, pour faire partie de ce mouvement-là, seul ou à plusieurs ? Que pourriez-vous suggérer comme changements dans votre école pour y amener plus d'amour ? (Et si la question vous semble cucul, réfléchissez-y quand même, pour rire, et voyez ensuite si les idées qui sont sorties ne vous rendraient pas la vie un plus belle quand même, finalement...)

34 Quelques exemples : sa chanson *Les Autres*, ou ses interviews sur Europe1 <https://www.europe1.fr/emissions/icones/abd-al-malik-raconte-son-rapport-a-l-islam-4018568>

35 Extrait d'une interview d'une heure donnée à Télérama en 2019 : <https://www.youtube.com/watch?v=TOW26hNm-dE>

► Quelques éclairages des sciences sociales

Parler avec Fida Mohissen et François Cervantes de ce qui nourrit leur travail, c'est comme plonger dans les multiples racines de l'arbre de leur création, presque à l'infini. Pour faire honneur à la richesse de leurs

réflexions, ainsi qu'à votre curiosité indubitable, nous avons décidé de vous offrir quelques-unes de ces percées en profondeur...

1. Faire la paix avec son passé et renaître : la résilience

**FIDA : Incroyable ! Comment j'ai pu être un jour ce jeune homme ? Tu es violent, injuste, stupide et arrogant...
Je te croyais mort, complètement disparu.**

LE JEUNE HOMME : Ça aurait été trop simple, trop facile.

On ne fait pas disparaître son passé en l'écrasant au fond de soi, non, ça ne marche pas comme ça. Fida Mohissen, dans ses propos, parle souvent de « pacifier son passé ». Et quand, à la suite de plusieurs années de dialogue intérieur et de travail sur lui, il y parvient (plus ou moins, nous dira-t-il), il devient alors capable d'utiliser son expérience pour éclairer d'autres jeunes, qui pourraient être enfermés au même endroit que lui l'a été. Il veut leur montrer qu' *il y a toujours un ailleurs possible*, qu'on n'est jamais complètement bloqué, qu'on peut toujours laisser entrer l'amour et la lumière pour commencer à se libérer, et à grandir. Ce qui nous ouvre la porte de ce qu'on appelle, en neuropsychiatrie, la résilience.

Ça fait mal, et après ?

Le mot « résilience » est très à la mode ces dernières années, on l'a encore vu avec la crise sanitaire, mais c'est quoi exactement ? L'étymologie nous parle de rebondir suite à un choc ou une déformation. Le terme était d'abord utilisé en physique, pour parler de l'énergie absorbée par un matériau lors d'un choc.

C'est le neuropsychiatre français Boris Cyrulnik qui a introduit le terme dans le champ de l'étude de l'être humain. Né dans une famille juive, il a été sauvé in extremis des rafles en 1942, et ses parents ont été tués à Auschwitz. C'est son histoire personnelle douloureuse qui a été son moteur pour étudier la psychiatrie. Pour lui, la résilience, c'est le fait de renaître de sa souffrance, de se reconstruire une vie valant la peine d'être vécue. Mais ça ne se fait pas d'un coup de baguette magique, non. C'est un processus dynamique : quand le problème arrive, petit ou grand, d'abord on résiste.

« Non, ce n'est pas possible, je ne peux pas accepter ça ». Puis, pas le choix, on s'adapte, on essaie de vivre avec. Et enfin, on peut connaître une croissance post-traumatique : on sort grandi de l'épreuve. Ça vous parle ?

C'est bien beau, mais on fait comment ?

Mais si vous êtes persuadé d'être béni des dieux et de faire partie des 50% de la population qui n'aura pas à affronter un traumatisme majeur, ne croyez quand même pas éviter toute votre vie la rupture, la maladie, la mort d'un proche, l'échec, le licenciement, la crise sanitaire, et autres événements déstabilisants, individuels ou collectifs d'ailleurs... Et comme le dit Philippe Croizon³⁶ : « *Il faut que les autres ne fassent pas mon erreur en attendant un traumatisme pour se rendre compte de leurs capacités de résilience* ». Alors qu'est-ce qui nous aide à surmonter les crises, petites ou grandes³⁷ ?

Déjà, avoir une personne-pilier : non pas celle qui nous dit ce qu'on veut entendre ou qui va juste renforcer nos sentiments négatifs (attention à la manipulation!) mais qui va pouvoir nous aider à tenir debout sans nous mentir. Ça peut être un proche, un professionnel de la santé mentale, ou même un écrivain à travers un livre qui nous fait nous sentir plus ouvert, plus en confiance, plus fort.

Ensuite, pratiquer l'auto-défense intellectuelle, pour éviter que notre cerveau ne nous joue des tours, nous fasse voir seulement certains aspects de la réalité et en ignore d'autres, ne répète des trucs en boucle... Se regarder penser, quoi, et veiller à changer de disque si nécessaire. On y reviendra au prochain chapitre.

³⁶ Ce Français a vécu une électrocution en installant une antenne sur son toit, et a dû être amputé des quatre membres. Nous reviendrons à lui dans la partie « Propositions d'activités »

³⁷ Inspiré de l'article de Jean Christophe Meslin, rescapé d'un cancer et d'une paraplégie, sur le site du magazine online Maddyness <https://www.maddyness.com/2020/04/28/6-facteurs-resilience-rebondir-crise/>

Mais encore, donner un sens à son histoire passée, prendre du recul et trouver comment on peut en faire une force pour le futur. Utiliser l'humour et l'auto-dérision aussi, ça aide. Voir et écouter du beau : une chanson, un paysage, un texte, une peinture, un film, un lieu. Comme un baume sur les blessures brûlantes.

Et enfin, ce qu'a fait Fida : créer quelque chose à partir de sa souffrance. Boris Cyrulnik insiste beaucoup sur l'aide que constitue l'écriture ou le dessin pour exprimer

ses émotions. Et dans ce cas-là, aucune nécessité de beauté : le but est de faire sortir ce qu'on a à l'intérieur, pas de le montrer forcément. L'acte très courageux de le montrer ensuite au monde, c'est encore un stade ultérieur : celui de témoigner, pour que ce qu'on a traversé puisse servir à d'autres. Et pour que d'autres puissent, eux aussi, trouver le chemin de la résilience et de la paix.

FIDA: Peut-être que par ce témoignage d'autres vies juvéniles seront épargnées, sauvées du vide et du nihilisme. Je dois m'adresser à tous ceux qui sont – comme je l'ai été – enfermés derrière des murailles qui empêchent même un rayon de soleil, ou le bruit d'une vague, se pensant au chaud, en sécurité, mais pourrissant jour après jour, avilis, coupés de tout ce qui fait notre humanité.

Attention, danger de pression !

Le programme est bien joli sur papier, mais en vrai, quand tout s'écroule, on passe d'abord un certain moment dans un trou bien noir et bien profond. Vouloir sauter cette étape, c'est impossible. Et le pire pourrait être alors de s'entendre dire, par les autres ou par sa petite voix intérieure : « *Tu dois aller mieux, te laisse pas aller, regarder, y'a Machin et Bidule qui ont vécu bien pire et qui s'en sont sortis !* ». Oh là, doucement. Chaque étape en son temps. Notre société nous pousse à être performant, à passer rapidement à

autre chose, à rebondir vite pour être un *winner*. Notre société déteste la souffrance, le deuil et la mort. Ok, sauf qu'on n'est pas des machines. L'être humain a besoin de temps pour guérir, pour se transformer. De temps, de douceur, de bienveillance, de tolérance. Alors pas de pression. Il est sans doute possible de nous accompagner les uns les autres avec ces qualités-là, pour donner une chance à ce que quelque chose repousse sur les débris de celui qu'on était avant...

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Saisir le concept de résilience

On l'a dit, la résilience est un mot à la mode, mais ça n'en reste pas moins un outil de pensée super précieux à avoir dans son bagage pour la vie. Et pour que ça ne reste pas abstrait pour les élèves, on vous propose une activité stimulante basée sur des exemples concrets auxquels ils peuvent se rattacher. Ça vous tente ? Allons-y !

On parle de rebondir après un passage difficile ou un traumatisme, pour ne pas sombrer dans la dépression, la haine ou la violence. Mais qu'est-ce qu'on appelle un passage difficile ou un traumatisme, exactement ? Pour commencer, on peut proposer un brainstorming avec cette question, et noter toutes les réponses qui sortent.

Ensuite, dans un deuxième temps, on voit si on peut faire des catégories et regrouper certaines réponses. Puis, on demande aux élèves s'ils ont en tête des exemples de personnes, connues ou non, qui sont

passées à travers une de ces épreuves et qui en sont sortis plus forts. Leur nom est alors écrit en dessous, dans une autre couleur. Et enfin, on les invite à faire des recherches au sujet des épreuves pour lesquelles ils n'ont aucun exemple inspirant en tête, afin d'en trouver, et de les partager.

Si vous séchez, voici quelques exemples qui pourraient leur parler :

Lizzie Velasquez, une jeune femme atteinte d'un syndrome qui l'empêche de grossir et la rend particulièrement repoussante physiquement, a fait un super Ted Talk en anglais avec des sous-titres français : https://www.ted.com/talks/lizzie_velasquez_how_do_you_define_yourself/transcript?language=fr (13')

Priscille, une autre jeune femme victime d'un terrible accident de la route qui l'a laissée en chaise roulante avec un seul bras, mais qui lui a permis finalement de réaliser son rêve <https://www.youtube.com/watch?v=t23i3NOdcTE> (12')

Dans le même registre, mais avec l'humour à toute épreuve, il y a Philippe Croizon, amputé des quatre membres, qui a écrit notamment « Pas de bras, pas de chocolat » : <https://www.youtube.com/watch?v=t23i3NOdcTE> (3')

Plusieurs jeunes filles victimes de viol tentent de se reconstruire, au travers d'un groupe de parole mené par une femme qui a elle-même été victime et qui est devenue thérapeute pour aider les autres : https://www.youtube.com/watch?v=W-vcV9v_NV0 (6')

Le chanteur Emmanuel Moire, trois ans après avoir perdu son frère jumeau renversé par un chauffard, écrit une chanson intitulée *Beau Malheur* : <https://www.youtube.com/watch?v=EHkn5bjm3nI>

Jean-Daniel Piller, ex-toxicomane pendant trente ans, a écrit un livre en prison intitulé *Terrasser le serpent, itinéraire d'un toxico-résilient*. Il fait de ce livre un moyen de se raconter à ses quatre enfants qu'il ne voyait plus, et aussi de commencer à consacrer le reste de son existence à faire de la prévention avec les jeunes.

Apprendre la résilience

Être en paix avec son expérience passée, aussi dure soit-elle, et rebondir pour aller vers l'avenir, ça s'apprend. Ça devrait même être une compétence de base du programme scolaire. Et la bonne nouvelle, c'est que certains spécialistes s'y sont attelés, et nous proposent une formation géniale pour les jeunes : *Bounce young training resilience*. Les exercices pratiques en mouvement et instructions précises sont en ligne gratuitement, et proposent une approche complète en 160 pages. Cet outil a été créé en réaction à la radicalisation violente des jeunes au sens large. Il est structuré en dix séances de formation de presque 2h chacune, mais il y a tout à fait moyen d'y piocher des idées en fonction des besoins de la classe. Ou pourquoi pas de proposer un atelier parascolaire sur base volontaire pour les élèves intéressés... Franchement, ça en vaut la peine, c'est très motivant. https://www.besafe.be/sites/default/files/2020-08/bounce_young_-_fr_20160126.pdf

Les mots, ces armes à double tranchant

Les mots peuvent blesser ou guérir ! Ce qui fait la différence ce sont les intentions et la manière. La vigilance, la subtilité, la complexité, et la sincérité donc s'imposent. Critiquer, témoigner, porter des coups à certains fondements n'enlève rien à l'amour que je porte à toutes les personnes sincères qui vivent leur foi, leur croyance, leur pratique aussi rigoriste que ce soit, et en premier lieu mon père...

Que veut dire Fida dans cet extrait important pour lui ?

Pourriez-vous donner des exemples de paroles qui blessent, que vous avez reçues ou entendues ? Et des exemples de paroles qui guérissent ?

Dans ce spectacle, à votre avis, qu'est-ce qui pourrait blesser certaines personnes ? Et qu'est-ce qui pourrait en guérir d'autres ?

Qu'est-ce que vous auriez vraiment envie de critiquer aujourd'hui dans votre vie (à l'école, dans la société, dans votre famille, dans le quartier...) ? Choisissez quelques sujets, et réfléchissez-y ensemble (ou par petits groupes). Comment appliquer ces principes de vigilance, de subtilité, de complexité et de sincérité à votre critique ? Prenez le temps de réfléchir à votre intention aussi : que souhaitez-vous en vous attaquant à telle ou telle chose ? Et lorsque vous avez pu élaborer une critique constructive, qui puisse apporter de la guérison plutôt que rajouter des blessures, pourquoi pas, partagez-la...

Dialoguer avec son passé

Enfin, évidemment, après un tel spectacle, on ne résiste pas à l'envie de vous proposer de vous prêter au même « jeu » que Fida... Que dirait votre *moi* du passé à votre *moi* présent ? Et que dirait votre *moi* présent à votre *moi* du passé ? Et si vous écriviez ces deux lettres, en prenant bien votre temps ?

Ce n'est pas parce que les élèves sont jeunes qu'ils ne peuvent pas faire cet exercice, au contraire. Plus on apprend tôt à amorcer ce dialogue intérieur, plus on peut prendre du recul sur ce qu'on vit. Attention, ces lettres sont très intimes et ne se prêtent sans doute pas à un partage, et peut-être même pas à une lecture par le professeur ou l'animateur.

Par contre, ce qui pourrait être partagé plus facilement, ce sont les ressentis, pensées, émotions, réflexions qui leur sont parvenu en faisant l'exercice. Qu'est-ce que ça me fait de me parler de cette manière-là ? Qu'est-ce qui est intéressant ? Qu'est-ce que j'ai aimé ou pas dans le processus ? Comment ça me permet de me voir autrement ? Quel est l'intérêt de construire une bonne relation avec soi-même ? Et justement, comment améliorer cette relation ?

2. Intégrer ses parts d'ombre

Nous vous proposons en second lieu un petit tour par la psychanalyse de Jung, cher aux yeux de Fida. Carl Gustav Jung, c'est ce psychiatre suisse du siècle dernier qui a œuvré avec Freud aux débuts de la psychanalyse puis qui, suite à des divergences théoriques, s'est éloigné de son maître pour développer ses propres réflexions. Il s'est intéressé au lien entre la psyché et la

religion, la mythologie, les arts, la littérature, les rêves, l'alchimie... Pour lui, tout est lié, tout est en mouvement. C'est à lui qu'on doit les concepts d'inconscient collectif, d'archétype, de types psychologiques, d'imagination active... Un bonhomme éminemment passionnant, qui nous parle de nos profondeurs, et notamment, de notre part d'ombre :

L'ombre est quelque chose d'inférieur, de primitif, d'inadapté et de malencontreux, mais non d'absolument mauvais.

Il n'y a pas de lumière sans ombre et pas de totalité psychique sans imperfection. La vie nécessite pour son épanouissement non pas de la perfection, mais de la plénitude. Sans imperfection, il n'y a ni progression ni ascension.

La clarté ne naît pas de ce qu'on imagine le clair, mais de ce qu'on prend conscience de l'obscur.

C.G. Jung, extrait de « L'Âme et la vie »

Éclaircissons quelque peu ses propos. Si on considère que l'inconscient est un ensemble de forces opposées qui ne demandent qu'à s'équilibrer, Jung considère que regarder et accepter sa part d'ombre permet d'atteindre cet équilibre, et de s'épanouir. Mais d'où vient cette ombre ? De tout ce qu'on a appris à ne pas faire, dire ou penser dans notre enfance, et qu'on a donc refoulé dans notre inconscient, pour être aimé et accepté. On pourrait aussi dire que c'est une partie animale, qui répond impulsivement à ses désirs, immédiatement, sans se censurer, comme pourrait le faire un tout jeune enfant qui n'a pas encore appris les codes de socialisation.

Prétendre que l'ombre n'existe pas est exactement ce qui lui donne sa noirceur et son pouvoir destructeur. Plus on accepte de la regarder en face, plus elle peut s'intégrer et nous apporter sa force. Facile à dire, oui, mais comment on fait ? L'idée n'est pas non plus de retourner à un état de sauvagerie primaire où on assouvit toutes ses pulsions ! Non, il s'agit plutôt de trouver des exutoires sains pour exprimer nos passions, des manières de les vivre qui soient constructives plutôt que destructrices.

Mais pour cela, il faudrait d'abord pouvoir voir sa part d'ombre. Alors comment on peut la regarder, si elle est inconsciente ? Et bien, comme toute chose refoulée, elle s'exprime par des voies détournées. Notre part d'ombre, on peut la voir à travers plusieurs comportements qu'on a, qui sont comme des mécanismes de défense :

– la projection : on projette sur une autre personne ce que nous sommes incapables de voir en nous-mêmes. Donc, observez ce que vous critiquez le plus chez les

autres, il se pourrait bien que ça ait à voir avec vous aussi (surtout, en fait!). C'est là un point fondamental de cette théorie, et un des plus intéressants : ce qui nous dérange le plus chez les autres, c'est ce que nous ne nous autorisons pas, alors qu'inconsciemment on en aurait envie. Cela fait donc partie de nous aussi...

– l'idéalisation : on rend une personne plus parfaite qu'elle ne l'est pour ne pas voir sa part d'ombre, qui pourrait aussi refléter notre part d'ombre...

– la rationalisation : quand on fait quelque chose de difficilement acceptable (pour nous ou pour la société), on essaie de l'expliquer ensuite logiquement et de se justifier longuement, pour éviter de reconnaître la part d'ombre irrationnelle à l'œuvre...

– le refoulement : ça, c'est par définition plus difficile à voir, c'est quand on se coupe d'un type d'émotion, on ne l'exprime pas, on la supprime, en pensant qu'elle ne nous concerne pas. Par exemple, dire « *moi, je ne suis jamais en colère* » : tout être humain vit de la colère, et c'est sain, c'est une énergie puissante qui peut être utilisée et canalisée. Si elle est refoulée, elle va causer plus de problèmes : soit on la retourne contre soi-même, soit on finit par exploser violemment.

Analyser les personnages sombres de nos rêves peut aussi nous donner des indications sur la part d'ombre en nous. Un autre point d'entrée, c'est l'humour qu'on fait : sa nature et son contenu nous donnent des indices de notre ombre.

Prenons un exemple simple et un peu caricatural, pour rendre les choses plus concrètes. Robert, tout petit, prend les jouets dans les mains des autres bambins,

il a juste envie d'un objet tout de suite, et il l'attrape. Petit à petit, on lui fait comprendre que ce n'est pas acceptable. En grandissant, il apprend à demander poliment s'il veut quelque chose qui appartient à l'autre, et à accepter si l'autre ne veut pas lui donner. Tout ça est très bien. Mais dans son inconscient, une partie primitive de lui a toujours envie de posséder beaucoup, sans attendre, sans demander l'autorisation. Or dans sa vie consciente, Robert est indigné par l'injustice, et il ne supporte pas le vol. Adulte, il choisit un métier qui gagne bien pour pouvoir s'acheter tout ce qu'il veut. Il se met très en colère si quelqu'un touche à ses affaires, ou abîme sa voiture. Il n'hésite pas à faire du black ou à ne pas déclarer tous ses revenus aux impôts, en se justifiant par tout un argumentaire sur l'État qui vole les honnêtes citoyens. Vous voyez un peu apparaître sa part d'ombre ? Robert est loin d'être une mauvaise personne, ou une personne à problèmes. Il pourrait vivre toute sa vie comme ça. Mais s'il accepte de regarder la part de lui qui a envie de posséder, d'avoir pour lui, toujours plus, sans attendre, il pourrait y gagner plus de plénitude et d'harmonie intérieure. Vous allez me

dire, peut-être qu'il s'en fout. Mais en intégrant sa part d'ombre, il récupérerait l'énergie perdue à s'énerver, juger, râler et à désirer sans fin.

Et comment faire ? Il n'y a pas de réponse unique à cette question, chacun trouve son chemin pour affronter ses parts d'ombre, à travers une rencontre, une thérapie, un livre, une crise existentielle, un gros clash. Tout à coup, on voit, on comprend, on transforme. Peut-être, pour Robert, en remettant son ambition à sa juste place, en faisant des achats moins compulsifs et plus qualitatifs, en trouvant un travail qui sert son besoin de justice. Et suite à cette remise en question, il n'est pas interdit de penser qu'il se sentirait plus en paix avec lui-même et avec le monde autour de lui...

Vous percevez maintenant un peu mieux pourquoi ce thème est mis en avant par Fida. En faisant ce spectacle, il accepte de mettre de la lumière sur une partie de son ombre. Il la regarde, il dialogue avec elle, il la montre, et au final, elle n'a pas disparu, elle retourne à l'intérieur de lui, un peu plus en paix. Et c'est tout son être qui y gagne...

Propositions d'activités pour les profs ou les animateurs

Une petite vidéo pour plus d'exemples

On a cherché pour vous les vidéos les plus abordables pour mieux comprendre ce concept de psychanalyse. Au final, on épingle une vidéo théorique (5') de *Coursitout* sur Jung qui résume bien son apport aux sciences de la psychologie (https://www.youtube.com/watch?v=YuN_6uuw9XQ), et un live de la coach Delphine Corti (3'), qui donne plusieurs exemples concrets qui aident à saisir le concept (<https://www.youtube.com/watch?v=P7tun2eFri0&t=6s>).

Des cartes pour aider à la transformation

Pour les amateurs du genre, il existe un superbe jeu de cartes intitulé *Les cartes Lumières*, de Lise Bartoli,

qui permet de jouer (sérieusement) avec nos propres parts d'ombre, et à apprendre à y mettre notre lumière. Chaque carte est accompagnée d'un texte qui propose une visualisation, les yeux fermés. On l'a testé pour vous, le résultat est assez dingue. A priori, c'est un jeu qui propose un tirage individuel, mais il pourrait faire l'objet d'un exemple collectif fictif. En outre, les cartes et leurs explications peuvent être exploitées dans le cadre d'un cours de psychologie par exemple. Ou simplement aiguïser la curiosité de certains... <https://www.editions-tredaniel.com/les-cartes-lumiere-coffret-p-6102.html>

3. La mémoire personnelle et les biais cognitifs

FIDA : Comment ai-je pu oublier ?! Incroyable !!! J'ai écouté ton témoignage, j'ai lu tous tes carnets, tes mémoires, t'en parles jamais ! Complètement enfouie, occultée ! Comme si elle n'avait jamais existé.

On a tous des souvenirs, mais il y a des choses dont on se rappelle, et d'autres qui nous semblent perdues. D'abord, qu'est-ce que c'est exactement, un souvenir ? Ce n'est pas une image, ou une vidéo, qui serait stockée quelque part dans notre cerveau. Un souvenir, ça se forme quand un groupe de neurones s'activent d'une certaine manière quand on vit une expérience, et qui en laissent une trace dans le cerveau. Une expérience, ça peut aller d'entendre le numéro de téléphone d'un inconnu à embrasser une fille pour la première fois. Tout ne sera pas enregistré de la même manière, avec la même force.

Nos 5 mémoires

Les scientifiques aujourd'hui s'accordent plus ou moins à dire qu'on a cinq types de mémoire, qui ne fonctionnent pas séparément mais plutôt en collaboration. Premièrement, la mémoire de travail : c'est la mémoire à court terme qui stocke des informations entre une demi-seconde et dix minutes. On l'utilise tout le temps, pour prendre des notes, demander le numéro de téléphone de quelqu'un, savoir ce qu'on a déjà mis dans la casserole et ce qu'il reste à ajouter... Cette immense masse de choses qui passent par la mémoire à court terme a deux destins possibles : soit le stockage dans la mémoire à long terme, soit l'oubli pur et simple. Eh oui, si on devait garder tout ça, ce serait ingérable, du coup, le cerveau efface ce qui ne semble pas nécessaire à plus long terme.

Ensuite, la mémoire à long terme est constituée de deux parties : la mémoire sémantique et la mémoire épisodique. La première conserve tout ce qui est lié au langage, aux nombres, à l'utilisation des objets qui nous entourent, aux connaissances sur le monde, toutes les informations qui donnent du sens à notre environnement mais qui sont neutres, qui ne sont pas émotionnelles ni tirées de notre expérience personnelle. Car ça, c'est la mémoire épisodique qui s'en occupe : les souvenirs de d'école ou de vacances, les moments passés avec les grands-parents, les cauchemars qu'on faisait la nuit enfant, la dispute avec notre meilleur copain... Cette mémoire épisodique apparaît entre 3 et 5 ans, ce qui explique qu'on ait peu de souvenir personnels conscients avant ça.

Il nous reste à mentionner la mémoire inconsciente, celle qu'on utilise sans s'en rendre compte, sans devoir faire d'effort pour retenir. Elle aussi se divise en deux parties : la mémoire procédurale et la mémoire

perceptive. La mémoire procédurale, c'est celle qui a enregistré comment faire du vélo, comment écrire, comment faire ses lacets, comment jouer du piano. On se rappelle l'avoir appris un jour, mais on n'a plus besoin de se souvenir des consignes pour pouvoir le faire aujourd'hui, c'est devenu naturel. Et enfin la mémoire perceptive, c'est la mémoire des cinq sens : vous savez, quand on reconnaît une odeur, le visage d'une personne (et si on arrive aussi à se souvenir de son nom, c'est qu'on a pu utiliser la mémoire sémantique en parallèle), avoir peur des chiens si on a déjà été agressé par l'un d'eux, ou se sentir stressé en marchant seul dans une rue la nuit parce qu'on a vu plein de scènes de films glauques dans cette même situation. Comme elle est inconsciente, cette mémoire fonctionne malgré nous : on réagit comme ça avec nos sens, en réponse à des perceptions extérieures (un lieu, une musique, une odeur, une expression de visage...) sans pouvoir le contrôler.

La force de l'émotion et de la répétition

Alors, comment se forment nos souvenirs ? Tout commence par l'attention qu'on porte à une image, une personne, un moment, une info qu'on veut retenir. Le cerveau va activer des neurones liés aux sensations physiques du moment, aux émotions ainsi qu'aux informations rationnelles présentes. Tout cela va passer d'abord dans notre mémoire de travail, la mémoire à court terme. Ce qui provoque le passage dans la mémoire à long terme, c'est la force du moment vécu, ou la répétition avec une volonté consciente de mémoriser, comme quand on étudie. Alors, l'hippocampe, non pas la bestiole mais bien cette petite partie du cerveau entre les deux hémisphères, va consolider le souvenir. Plus l'émotion est forte, plus l'ancrage du souvenir sera fort. Plus les sens sont impliqués, plus c'est ancré aussi. Et ensuite, plus le souvenir, donc l'ensemble de neurones impliqués, va être réactivé (parce qu'on le raconte, parce qu'on le revit dans sa tête, parce qu'on en voit des photos...), plus il va être solide et durable.

Mon cerveau, ce gros manipulateur

Sauf que quand on se souvient d'un événement vécu, on le fait rarement de manière neutre. On y ajoute nos commentaires, nos jugements, éventuellement le jugement des autres reçu par après, on amplifie certains aspects et on en efface d'autres... C'est ce qu'on appelle les biais cognitifs, toutes ces erreurs et

ces bugs du cerveau par rapport à la réalité. Et bien souvent, ce qu'on se repasse en boucle dans notre tête, ce ne sont pas les faits neutres, mais bien la version toute déformée que notre cerveau en aura fait. Et plus on répète, plus c'est solide. Tout ça sans qu'on s'en rende compte évidemment : on est tellement persuadé d'être intelligent et d'avoir raison sur ce qui s'est « vraiment » passé, même si d'autres nous contredisent...

Des exemples de biais ? Le biais de confirmation : on ne prend en compte que les infos qui confirment ce qu'on pensait déjà avant, et on laisse de côté ce qui contredit notre jugement préalable. Le biais de représentativité : on tire des conclusions à partir de quelques faits choisis qui ne sont pas représentatifs de l'entièreté de la réalité. Le typique « tous les Musulmans sont potentiellement des terroristes », mais pas que. On fait tous ce truc pourri tout le temps. Le biais de conformisme : on a tendance à penser et à agir comme les autres le font. L'effet de halo : la perception qu'on a d'une personne est influencée par une idée préalable qu'on a d'une de ses caractéristiques. Par exemple, faire davantage confiance à une personne jolie et bien habillée, ou à un Blanc qu'à un Maghrébin. L'effet Von Restorff : se souvenir davantage de ce qui est différent de la norme. Vous savez, les vieux qui vous disent que les hivers de leur enfance étaient plus blancs et plus rudes, alors qu'en fait, ils ne se souviennent que de ceux-là, assez rares, et qu'ils ont oublié tous les autres qui étaient normaux au vu des données météorologiques de l'époque. Bref. Vous vous croyiez intelligent et objectif ? Oubliez ça ! D'ailleurs, c'est un biais cognitif en soi : l'illusion positive, ou la propension à surévaluer ses capacités, et à se croire plus malin que la masse des gens ! On est tous victimes de tas de biais cognitifs, autant arrêter tout de suite de se mentir !

L'oubli, une force de vie

Et les oublis alors ? Les angles morts de la mémoire ? À quoi sont-ils dus ? Est-ce un dysfonctionnement ? Pas du tout : l'oubli, sauf dans certains cas pathologiques comme Alzheimer par exemple, est une condition de bonne santé et de vie de la mémoire. On oublie pour deux raisons opposées : soit le souvenir n'a pas assez

d'intensité pour être retenu à long terme (la date de l'indépendance du Turkménistan, le nom d'un gars qu'on trouve banal, la formule chimique du sel de cuisine...), soit au contraire le souvenir est tellement intense émotionnellement et/ou physiquement qu'on l'oublie pour se protéger (un abus, un viol, un événement qui provoque un gros conflit intérieur comme dans le cas du souvenir de Jeanne pour Fida, ou des parties de soi-même qui ne peuvent plus cohabiter avec celui qu'on est devenu aujourd'hui...). On ne peut pas vivre en gardant ce souvenir actif, alors on le met en veille. Oublier ne signifie pas effacer le souvenir, mais bien perdre le chemin d'accès à celui-ci. Il reste toujours bien là. Il peut d'ailleurs être réactivé via un stimuli extérieur : par une odeur, une image, un film, une voix, un lieu... et de manière parfois abrupte et violente. Oublier est donc nécessaire pour continuer à avancer et ne pas rester bloqué sur certains aspects de notre passé.

Le psychiatre et psychanalyste Simon-Daniel Kipman³⁸ n'hésite pas à dire que plus nous oublions, plus nous sommes ouverts à l'avenir, disponibles à la surprise et à l'invention.

L'oubli est aussi une force de vie. Il est le signe que notre organisme réagit pour se protéger d'un conflit intérieur, d'une agression externe ou d'émotions trop fortes. Il peut aussi nous soulager de l'angoisse susceptible de se déclencher à l'évocation de souvenirs insupportables pour le psychisme. En psychanalyse, nous respectons les mécanismes de défense contre l'angoisse car elle peut nous déborder, conduire, à des états de dissociation, des crises de panique...

On ne choisit pas ce qu'on garde ou ce qu'on oublie. D'ailleurs, il suffit qu'on veuille absolument consciemment oublier quelque chose pour qu'on l'ancre encore plus, en pensant tout le temps à l'oublier ! Ça ne marche pas comme ça. On peut forcer la mémorisation en répétant (comme quand on étudie) mais on ne peut pas forcer l'oubli. Et quand un souvenir enfoui refait surface suite à un stimuli extérieur, on peut aussi se faire accompagner par un professionnel pour le gérer. Ou alors, le transformer en création artistique, comme Fida, pour le regarder autrement, et l'apaiser...

38 Il est l'auteur de *L'oubli et ses vertus* (Albin Michel, 2013) et le propos que nous rapportons sont tirés d'une interview donnée au magazine Psychologies d'août 2021 (<https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Comportement/Interviews/L-oubli-est-une-force-de-vie>)

Propositions d'activités pour les profs et les animateurs

Les biais cognitifs, ces illusions d'optique...

Lorsqu'on regarde la réalité, que ce soit notre propre vie ou le monde, en général, à moins d'être borgne ou myope sans lunette, on pense voir clair. Normal. Or, les recherches viennent nous montrer qu'on se surestime pas mal question vision claire... De nombreux facteurs troublent, sélectionnent, orientent, effacent, augmentent, interprètent ce qu'on pense voir de manière neutre. Autant de pièges de la pensée qu'il est fondamental de reconnaître pour ne pas s'y laisser prendre.

C'est un vaste sujet qu'on abordera pas en détails, mais qui vaut la peine d'être amorcé. Voici deux affiches du GéoAdo qui permettent de le faire : <https://www.geoado.com/wp-content/uploads/2020/02/GEON0204P040-decodagebiais.pdf>

Et pour un article plus détaillé mais abordable en classe, on vous propose celui tiré du bouquin « *Des têtes bien faites : défense de l'esprit critique* » de Sylvain Delouvé, qui explique une quinzaine de biais courants. <https://apprendre-reviser-memoriser.fr/education-a-lesprit-critique-biais-cognitifs/>

Tester sa capacité à voir

Une magnifique petite illustration en une minute nous est offerte par le maire de Londres. On vous demande de vous tester en comptant les passes que se font les coéquipiers de l'équipe des blancs. Ensuite, à vous de bien voir... Car c'est facile de ne pas voir quelques chose qu'on ne cherche pas... <https://www.youtube.com/watch?v=Ahg6qcgoay4&t=59s>

Pour aller au-delà des biais cognitifs

On en rêvait, Christophe Michel l'a fait sur sa chaîne Youtube *Hygiène mentale* : un cours d'auto-défense intellectuelle réalisé pour activer l'esprit critique des jeunes face aux infos sur internet. Parce qu'on prétend tous avoir assez d'esprit critique, ne pas être influencé par ses biais, on sait qu'il faut vérifier l'information, mais on le fait rarement. Il prend un exemple parmi tant d'autres : l'existence des géants, soit-disant prouvée par une découverte archéologique. En 20 minutes, on suit son cheminement pour se faire une idée la plus neutre possible sur la question. On apprend notamment à utiliser les outils de recherche par image (TinEye, Google Image) pour voir les autres occurrences d'une photo, et à se méfier des sites « aspirateurs à clics ». <https://www.youtube.com/watch?v=2XPtzAQxMPw>

Sur base de cette vidéo, on vous propose un exercice pratique. Chaque élève est invité à regarder la vidéo à la maison, puis à trouver lui-même un exemple d'article ou de photo sur lequel on peut émettre un doute. Il écrit l'adresse précise où on peut trouver l'info ou fait une capture d'écran. Au cours suivant, les élèves s'échangent leurs sujets (par exemple en faisant tourner du premier de la liste alphabétique au second, du second au troisième...). Et on demande alors à chacun d'appliquer la même méthode d'esprit critique que dans la vidéo, et de noter ses découvertes.

Interroger la mémoire personnelle

On aime toujours bien creuser un sujet en se frottant au réel, en allant à la rencontre de l'humain. Quoi de mieux pour parler de la mémoire qu'une personne âgée, immense réservoir d'instantanés vécus, de souvenirs transformés, de morceaux de vie oubliés ? Dans une démarche d'enquête qualitative, on vous propose d'aller parler avec une personne plus âgée de votre entourage autour de la question de sa mémoire biographique. Voici quelques idées de questions pour lancer la discussion, que vous pourrez compléter avec vos idées et interrogations :

Quels sont les souvenirs qui vous reviennent le plus souvent ? À votre avis, pourquoi ? Est-ce agréable, neutre ou désagréable ?

Pensez-vous avoir oublié des parties de votre vie ? Pourquoi ? Voudriez-vous pouvoir vous en souvenir, ou préféreriez-vous les avoir oubliées ?

Qu'est-ce qui vous fait remonter certains souvenirs à certains moments, comme ça, tout à coup ?

Pouvez-vous vous rappeler de votre meilleur(e) ami(e) d'enfance et/ou d'adolescence ? Citez le souvenir le plus vivace avec cette personne.

Avez-vous déjà essayé d'oublier quelque chose ? Est-ce que ça a fonctionné ? Comment avez-vous fait ?

À part vos souvenirs personnels, est-ce que vous vous rendez compte que vous oubliez d'autres choses ? Comment voyez-vous votre mémoire ?

Y a-t-il une grande différence entre les pensées que vous aviez à 20 ans, et celles que vous avez aujourd'hui ?

Si vous pouviez parler à votre vous-même de 20 ans aujourd'hui, que lui diriez-vous ? Et si votre vous-même de 20 ans pouvait vous dire quelque chose, à votre avis, que vous dirait-il ?

En guise de conclusion, voici un dernier extrait du texte initial qui n'a finalement pas été retenu pour être joué, mais qu'il nous semblerait dommage de ne pas vous partager...

Ce jeune homme-là devant vous se défend parce qu'il a peur. Il sait qu'il ne doit pas montrer le moindre signe de fléchissement, la moindre fissure dans ce bloc de granite, cette masse monolithique, car pour lui c'est bien l'éternité qui est en jeu et non pas cette vie, non.

Pas cette vie uniquement je veux dire.

C'est bien la peur qui le fait tenir, il sera capable de déployer toute une armada d'arguments.

Il s'accrochera jusqu'au bout car il n'a pas d'autre choix que de tenir, je le comprends à présent.

Il piétinera son cœur et fera taire à coup de fouet toutes les supplications de son corps.

Il étouffera les appels répétés de sa chair, il versera son sang jusqu'à la dernière goutte s'il bouillonne un peu trop lui réclamant de l'air !

Tais-toi ! Taisez-vous qu'il assènera à toutes les parcelles de son corps, à toutes les cellules qui contesteraient son logiciel ! À toute pensée qui lui suggérerait d'essayer, peut-être, un peu, de vivre sa vie...

La théologie de l'atrocité de la mort, la théologie du supplice de la tombe, du purgatoire, et de l'enfer...

Eh bien oui, il y croit et ça le terrorise mais il ne l'avouera jamais !

La vie la vraie ce n'est pas celle-ci mais c'est celle de l'au-delà !

Le projet de sa vie, il va l'inscrire dans un au-delà !

Rien pour l'ici-bas, tout pour la mort et l'après !

Ici, rien d'autre qu'une lutte contre la vie

Mais taaaaisez vous !

Ma chair est faite pour l'au-delà !

Il avait pourtant essayé !

Combien d'espérances étouffées dans leur berceau par une Fatwa !

Combien d'espoirs éteints avant même de poindre et voir le jour !

Combien de lucarnes dans le mur de cette citadelle qui s'appelle Théologie a-t-il tenté d'ouvrir,

Violemment refermées et scellées aussitôt découvertes par ces gardiens du Dogme, les Imams

Combien de fois est-il allé demander Fatwa à des Imams qu'il aimait, qu'il admirait, dont il appréciait la tolérance et l'ouverture d'esprit, en qui avait-il placé plein d'espoirs !

Aller demander si le châtement dans l'au-delà ne pourrait-il pas être psychologique et non réellement corporel ?!

S'il ne fallait pas lire beaucoup de versets du Saint Coran sur un plan symbolique et non littéral ?!

Si nous ne devrions – à partir du moment où nous aimons un être – aimer toutes ses créatures ?!

S'il ne devrait pas écouter son cœur plutôt que les hadiths prétendument authentiques et qui salissent l'image du prophète qu'il aime tant ?!

Demander s'il pouvait avoir le droit de lire Ibn Arabi ou d'autres mystiques ?!

Si vraiment tous les non-musulmans sunnites de tous les temps sont promis aux feux de l'enfer ?!

Si cette mère mexicaine qu'il avait vue à la télé et qui lui avait déchiré le cœur en pleurant la disparition de son enfant, la poitrine toute dénudée ; si elle aussi doit absolument et pour l'éternité périr en enfer ?!

Mais les Imams sont formels : « Ces pensées sont les manifestations de la Nafs al ammaratou bissu' (âme instigatrice du mal), elles sont inspirées par l'égo qui veut à tout prix nous couper de la miséricorde divine ! Elles sont le souffle de Satan qui n'a qu'une mission, celle de nous détourner du visage de notre seigneur Al Haq l'Absolument Véridique »

Fin de non-recevoir donc à chaque fois et retour à la case départ !

Son ennemi est à l'intérieur de lui-même ! Son ennemi c'est son corps, son corps et ses pensées ?!

Qu'à cela ne tienne, désormais la vigilance est de tous les instants, il monte la garde et se prépare pour le djihad.

Dieu ne dit-il pas dans son Saint Coran : « Ne pense pas que ceux qui ont été tués dans le sentier d'Allah, soient morts. Au contraire, ils sont vivants, auprès de leur Seigneur, bien pourvus ».

Il se fait Hara-Kiri, il est déjà martyr sans combattre, mort avant même de vivre !

Voici devant vos yeux ce qu'il en reste !

Une tombe.

Petite démonstration de la formation de bloc de granite en bref et en accéléré...

6/ Biographies

Fida Mohissen - auteur et comédien



Né en 1971, Fida Mohissen vit ses premières années à Beyrouth Est. La guerre force la famille à se réfugier quelques années sur le Mont Liban puis à recommencer une nouvelle vie dans les faubourgs de Damas en 1976. Il passe son enfance et son adolescence dans la jeunesse du parti Baas. Il y suit une formation théâtrale dense dès son plus jeune âge. Il englutit à l'époque tous les livres politiques et religieux de la bibliothèque de son père et commence très tôt à écrire pour le parti. Il intègre la Troupe universitaire Centrale et y suit une formation d'acteur, joue et tourne notamment **La Règle et l'exception** (Brecht) et **Oncle Vania** (Tchekhov).

En 1992, il crée la Troupe « Ouchak al Massrah », soutenue par le service culturel français de Damas. Il met en scène en 1992 **Antigone** d'Anouilh, en 1993 **Le Malentendu de Camus**, en 1994 **La dernière bande** de Beckett et en 1995 une adaptation de Tartuffe. Chaque spectacle se joue notamment à Damas (Théâtre National), Alep et Lattaquié. Il dirige aussi les ateliers théâtre du Centre Culturel Français de Damas et prend la responsabilité des activités théâtre à l'Ecole Française de Damas.

En 1992, 95 et 97, il est invité par la France au Festival d'Avignon. Il y découvre une culture théâtrale, véritable institution, très foisonnante. C'est un choc, comparé à ce qu'il a connu en Syrie. On l'encourage alors à poursuivre sa formation sur Paris. En 1997, il intègre la classe libre du cours Florent et s'inscrit en parallèle en licence d'Arts du spectacle à la Sorbonne. Il dirige le spectacle de la classe libre avec **Le Roi c'est le Roi** de Saadallah Wannous. Mais les difficultés à s'adapter à cette nouvelle vie le mènent à une véritable crise, après toutes ces années de lecture et écrits idéologico-religieux, il abandonne, jusqu'à l'oubli, la lecture et l'écriture et décide de quitter Paris et fuir le théâtre pendant 4 années.

Pourtant il reste lié à S. Wannous, auteur qui le remet constamment en question en tant qu'Homme. Il finit donc par renouer avec le théâtre en se consacrant de 2004 à 2009 à la création de **Rituels pour des signes et des métamorphoses** de S. Wannous (Actes Sud/Sindbad). La création française a lieu au Théâtre Jean Vilar (Vitry-sur-Seine, Avril 2009) puis la pièce se joue au festival off d'Avignon (La Manufacture, scène contemporaine, juillet 2009 et Théâtre GiraSole, juillet 2010) En parallèle, il crée en 2005 le Théâtre Gilgamesh à Avignon, qu'il dirige jusqu'en 2010 et la Cie Gilgamesh en 2008.

Il travaille ensuite à la création du **Livre de Damas et des prophéties** (d'après Le Viol et Un jour de notre temps) de S. Wannous, qui traite des sociétés syriennes et israéliennes d'aujourd'hui, dans le sillon de la pensée de l'auteur qui assure que chaque peuple reconnaissant l'humanité de l'autre peut construire une histoire commune là où la force et la « politique du bras tordu » ont échoué. Le spectacle se joue en 2012 au Théâtre Jean Vilar, Vitry-sur-Seine et L'Heure bleue, St-Martin-d'Hères puis à L'Aquarium, La Cartoucherie, Paris et au Théâtre National, Tunis. À partir de 2010, il prend la direction artistique du Théâtre GiraSole à Avignon et y assure une programmation résolument contemporaine, basée sur l'exigence artistique et l'ouverture. Grâce à la rencontre avec Laurent Sroussi en 2016, directeur du Théâtre de Belleville à Paris, l'aventure se poursuit avec la création d'un nouveau lieu permanent à Avignon, le 11 • Avignon.

Suite à ce long compagnonnage avec Wannous, reprenant à son compte ses mots : « la contemplation active de l'histoire », et la volonté d'écrire « l'Histoire en tant qu'histoire d'hommes », comme des humains trop humains, avec toute leur complexité, nuance, faiblesse ou force, Fida Mohissen passe lui-même à l'écriture. Il écrit en 2017 **Ô toi que j'aime ou le récit d'une apocalypse**, édité chez Lansmann édition. Réflexion sur la métaphore de la rencontre des opposés, s'inspirant de son propre parcours, le spectacle est créé au festival off d'Avignon en 2018 et part en tournée. La Cie Gilgamesh Théâtre change de nom pour devenir la Cie Isharat (Signes en arabe), comme pour souligner la nécessité de témoigner face au monde contemporain.

En 2019, suite à une rencontre avec des collégiens et face aux temps troublés et sensibles, très sensibles de notre monde actuel, Fida poursuit son travail d'écriture / témoignage avec **Shahada**, sorte de plongée dans son passé à la recherche des signes de sa libération et combat au présent face à tout ce qui remonte toujours de ce passé et le hante.

François Cervantes - Metteur en scène



Après une formation d'ingénieur, François Cervantes étudie le théâtre à l'Espace Acteur de Paris puis à Montréal avec Eugène Lion. Il écrit pour le théâtre depuis 1981.

Il crée la compagnie L'entreprise en 1986, pour en assurer la direction artistique à la recherche d'un langage théâtral qui puisse raconter le monde d'aujourd'hui. Les tournées internationales ont donné lieu à des échanges avec des artistes interrogeant le rapport entre tradition et création. Ses

rencontres ont marqué profondément les pièces de sa compagnie et l'ont autant fait aller vers l'origine du théâtre (clown, masque), que vers une écriture contemporaine, directement en prise avec le réel, cherchant le frottement entre réel et imaginaire.

Depuis 1986, une trentaine de créations ont donné lieu à plus de deux mille représentations (France, Europe, Canada, Etats-Unis, Afrique, Inde, Bangladesh, Pakistan, Indonésie, Océan Indien), dans des villages comme dans de grandes scènes et festivals.

Le parcours de François Cervantes s'enrichit de compagnonnages : Didier Mouturat, Catherine Germain ; mais aussi de collaborations : Cirque Plume, Compagnie de l'Oiseau mouche, Trottoira... En 2004, la compagnie s'installe à la Friche la Belle de Mai à Marseille, pour y mener l'aventure d'une troupe, d'un répertoire et d'une relation longue et régulière avec le public. Il dirige des ateliers de formation en France et à l'étranger pour des artistes de théâtre ou de cirque. Il est auteur associé en résidences de création au CNSAD - Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (2014-2020), et à l'ERACM - école régionale d'acteurs de Cannes et Marseille (2017-2020).

Amandine du Rivau - Collaboratrice artistique à la mise en scène



Comédienne et metteur en scène, Amandine du Rivau s'est orientée depuis plusieurs années vers la création contemporaine et défend les écritures du réel. Elle crée et

joue **Ariane ou Naxos-Elégie**, un texte inédit de Olivier Bordaçarre (édité chez Fayard), accompagnée du percussionniste Stéphane Babiaud (EZékiel). Elle joue dans plusieurs créations de la Cie Sept-Épées, qu'elle a co-dirigé de 2001 à 2014 avec A-L de Ségogne. Collaboratrice artistique de Fida Mohissen, artiste franco-syrien et directeur du 11 • Avignon, elle joue notamment dans sa dernière création : **Ô toi que j'aime** ou le récit d'une apocalypse. Elle travaille aussi avec ByCollectif à Toulouse et joue dans leur dernière création actuellement en tournée : **Rachel, danser sur nos morts**.

Comme metteur en scène, elle explore toutes les matières textuelles (théâtrales ou non), en initiant un large travail de dramaturgie, qui l'amène à adapter et remodeler l'écriture, notamment plusieurs livrets d'opéras. Elle axe aussi son travail sur la musique et la lumière, comme des dramaturgies à part entière. Elle collabore avec Eva Vallejo pour sa création de **Dehors peste le chiffre noir**, au Théâtre du Nord et au Théâtre du Rond-Point (Paris). Elle adapte et met en scène Rimbaud, l'alchimie du verbe, sur des musiques de O.Messiaen et Disco Pigs de E. Walsh avec la Cie AZelig à Paris (création française). Elle met en scène plusieurs opéras à l'Arc-Scène nationale du Creusot pour L'EdS – direction

musicale Pierre Frantz. Elle travaille actuellement à la mise en scène de Quichotte avec la Cie Sept-Épées et à plusieurs adaptations de textes inédits au théâtre.

Amandine du Rivau a aussi une formation universitaire (Maîtrise de Lettres Classiques, «Tête d'Or de P. Claudel et le monde tragique grec »).

Rami Rkab - Second interprète



« Je viens de la ville du Jasmin, Damas, que j'ai quittée pour des raisons politiques. J'ai emporté avec moi une valise contenant la photo de mes parents, mes rêves, ma passion pour le théâtre et le

cinéma, et bien évidemment beaucoup de la chaleur de l'Orient, et aussi des histoires de Damas, que j'ai et que j'aurai toujours envie de raconter sur scène, ou devant la caméra.

Des histoires d'un enfant élevé dans un pays où les habitants sont convaincus que les murs ont des oreilles, que parler ou penser est un crime. Des histoires de Damas, dont le dictateur a brûlé les jasmins, et qu'il a complètement détruite... »

Rami Rkab étudie à l'Institut Teatro section Jeu à Damas de 2005 à 2007, et est également diplômé en journalisme en 2014. Il pratique son métier d'acteur au théâtre et au cinéma en Syrie, au Liban, et à Abou Dhabi.

Après l'apprentissage de la langue de son exil, il intègre le TNS (Théâtre National de Strasbourg) de 2018 à 2019 pour le programme "1er Acte" initié par Stanislas Nordey, où il travaille avec Stéphane Braunschweig et Chloé Réjon à l'Odéon Théâtre de l'Europe, avec Vincent Dissez au TNS, Rachid Ouramdane au Centre chorégraphique national de Grenoble, et Olivier Py à la Fabrica à Avignon.

Il fait ensuite la connaissance de l'autrice et metteuse en scène Sonia Chiambretto qui lui propose de rejoindre sa compagnie, Le Premier Episode, pour sa dernière création : **PARADIS**. Co-produit notamment par la Comédie de Caen, le Théâtre Ouvert, et la MC93, et interprétée par Sonia Chiambretto, Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Mailet, Ada Harb et lui-même et qui se joue en janvier 2022. Au festival d'Avignon 2019, pour le cycle « ça va, ça va le monde » diffusé par RFI, coordonné par Pascal Paradou et dirigé par le metteur en scène Armel Roussel, il lit **Celle qui regarde le monde**, d'Alexandra Badea.

Au cinéma, il a récemment joué dans **Les Vieux fourneaux 2, Bons pour l'asile** produit par RADAR films, réalisé par Christophe Duthuron, aux côtés de Pierre Richard, Eddy Mitchel, Bernard Le Coq et Alice Pol - film qui sortira à l'été 2022. Il joue également dans le film 3D (Difficult-Dirty-Dangerous) produit par AU-RORA film et réalisé Wissam Charaf, sortie prévue au printemps 2022.

7/ Pistes pour prolonger la réflexion

Essais

– *Nouvelles Odyssées, 50 écrivains racontent l'immigration*, de Laure Barbizet-Namer (Éditions de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration, 2009). Un recueil d'extraits de textes tirés de romans autour du sujet, une mine d'or pour l'approche en littérature. Le recueil est épuisé mais se trouve facilement et pas cher en seconde main. Ajoutons que le Musée d'Histoire de l'Immigration a publié un dossier de 15 pages en ligne autour de ces textes.

– *Le dialogue, une passion pour la langue française*, de François Cheng (Presses artistiques et littéraires de Shanghai, 2002). L'auteur, exilé de Chine et arrivé à Paris dans l'après-guerre, nous partage son aventure linguistique et littéraire, tout en s'interrogeant lui aussi sur la dimension intérieure du dialogue, au-delà de la fracture entre les deux cultures.

– *Du fanatisme, quand la religion est malade*, d'Adrien Candiard (Le Cerf, 2020). Ce prêtre dominicain vivant au Caire, grand auteur spirituel de notre temps, nous offre ici un plaidoyer pour la foi qui émancipe contre la croyance qui enchaîne. C'est un point de vue original et riche sur le terrorisme, car il vient d'un homme croyant, vivant à un carrefour des civilisations, qui œuvre à la réconciliation des peuples.

– *Je rêvais d'un autre monde. L'adolescence sous l'emprise de Daech*, par Dounia Bouzar et Serge Hefez (Poche, 2018). Parmi la multitude d'essais sur le sujet, celui-ci nous semble sortir du lot de par sa dimension de terrain (les auteurs furent les pionniers pour aider ces jeunes et leurs familles), son refus de réduire les causes à une seule explication, et son amour évident pour la génération des 15-25 ans à laquelle les auteurs s'intéressent.

– *Les questions que se posent les jeunes sur l'islam. Itinéraire d'un prof*, par Hicham Abdel Gawad, docteur en sciences des religions et professeur de religion islamique à Bruxelles (La Boîte à Pandore, 2016). Un prof ouvert, qui n'a pas oublié sa propre adolescence tentée par les sirènes de la radicalisation, et qui s'intéresse aujourd'hui aux questions de ses élèves et qui y apporte des réponses précises, remplies d'humour et d'humilité. Un essentiel pour permettre aux profs de donner des réponses appropriées, documentées et souvent drôles à leurs élèves...

– *Le Coran expliqué aux jeunes*, de Rachid Benzine (Seuil, 2013). Avec méthode et clarté, l'auteur met à portée de tous les clés de la lecture et de la compréhension du livre sacré. Dans quel contexte social la révélation est-elle survenue ? Comment cette prédication orale des débuts est devenue la base de la

foi de plus d'un milliards de croyants aujourd'hui ? Quels en sont les enseignements ? Et les points communs avec la Bible ? De quoi se rafraîchir les idées et savoir de quoi on parle, à mettre dans toutes les mains...

Romans

– *Soufi, mon amour*, de l'auteure turque Elif Shafak (Poche, 2011). Après quarante ans d'une vie confortable, sans éclat ni passion, Ella n'imaginait pas un jour changer sa destinée. Engagée comme relectrice, elle découvre un manuscrit retraçant la rencontre au XIII^e siècle du poète Rûmi avec le plus célèbre derviche du monde musulman. C'est la révélation. Transcendée par cette histoire, elle s'initie au soufisme et à la splendeur de l'amour...

– *Je vous sauverai tous*, roman jeunesse d'Emilie Frèche (Hachette jeunesse, 2017). Sous forme d'un journal intime, on entre dans les questionnements et les incompréhensions de la mère d'une jeune fille partie en Syrie. En parallèle, on peut lire le journal intime de la fille, écrit un an auparavant.

– *Ô toi que j'aime, ou récit d'une apocalypse*, un roman de Fida Mohissen (Lansman, 2018). Nour Assile, un jeune d'origine syrienne au parcours singulier, cherche à se racheter d'un épisode troublant de sa vie d'étudiant. Il se laisse convaincre que la seule issue est le djihad et la mort en martyr. Arrêté, il se retrouve en prison. Marie (jeune réalisatrice de documentaires) et Ulysse (metteur en scène) travaillent avec des détenus radicalisés à la création d'un spectacle autour de la figure du poète mystique Rûmi et de son maître Shams assassiné lors d'une période de rare violence. C'est à cette occasion qu'ils rencontrent Nour Assile. Malgré tous les obstacles, ce travail théâtral aboutira à une représentation publique à l'issue tragique : Ulysse est assassiné et Marie gravement blessée. Pourtant elle témoigne en faveur de Nour Assile et éprouve le besoin de comprendre. Elle finit par reprendre contact avec lui et l'incite à raconter son parcours, son histoire, ses émotions... Une fiction témoignage, sur le thème de la rencontre des opposés, où se mélangent réel, intime, irrationnel et tragique.

– *Nour, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?*, un roman épistolaire de Rachid Benzine (Seuil, 2016). Encore lui, cet islamologue passionnant, qui en réaction aux attentats de Paris, nous livre cette fois une fiction : un dialogue par lettres interposées entre un père musulman philosophe, ouvert et tolérant, et sa fille Nour, dont il était si proche. Nour a grandi, a changé, et s'est faite manipuler : elle est partie mener le djihad en Irak, pensant ainsi retrouver les vraies valeurs islamiques qu'elle reproche à son père d'avoir perdues.

Une centaine de pages, un antidote à l'endoctrinement, à mettre dans toutes les mains, jeunes et moins jeunes...

– *Lettres parisiennes : histoires d'exil*, par la Québécoise Nancy Houston et l'Algérienne Leïla Sebbar (Éditions B.Baraut, 1985). Si cet échange épistolaire n'est plus tout jeune, il n'en reste pas moins passionnant pour comprendre de l'intérieur le vécu de l'exil de ces deux femmes immigrées à Paris. Elles ne sont ni d'ici, ni de là-bas, et elles cherchent ensemble ce sentiment d'appartenance qui leur permettrait, grâce à la langue française, de réaliser leur destin : celui d'écrivain.

Bandes dessinées

– *L'arabe du futur*, série de 5 BD autobiographiques de Riad Sattouf (Allary Éditions, premier tome en 2014). Né d'une mère bretonne et d'un père syrien, l'auteur nous raconte avec beaucoup d'humour son enfance puis son adolescence, avec un père qui lui inculque le culte des grands dictateurs arabes, symboles de modernité et de puissance virile. Cette BD a reçu au moins 4 prix prestigieux de BD, et franchement, elle ne les a pas volés... Foncez !

– *L'Odyssée d'Hakim*, une série en trois tomes de Fabien Toulmé (Delcourt, 2018-2020) qui nous raconte ici l'histoire vraie de sa rencontre avec un jeune syrien qui a quitté son pays en guerre après avoir été torturé, pensant trouver un avenir ailleurs. Sincère, fort, touchant, une bonne manière d'aborder le thème de l'exil sous son angle personnel, sans occulter les enjeux de société, et avec un bel aspect auto-réflexif.

– *Kobane Calling*, un reportage sous forme de BD de Zerocalcare (Cambourakis, 2019). Envoyé par l'«Internazionale» (le «Courrier International» italien), Zerocalcare part aux confins de la Turquie, de l'Irak et du Kurdistan Syrien pour rejoindre la ville de Kobane, à la rencontre de l'armée des femmes kurdes, en lutte contre l'avancée de l'État Islamique. À partir de ce voyage, il nous livre un reportage d'une sincérité poignante, un témoignage indispensable et bouleversant qui s'efforce de retranscrire la complexité et les contradictions d'une guerre si souvent simplifiée par les médias internationaux...

– *Haytham, une jeunesse syrienne*, par Nicolas Hélin et Kyungeun Park (Dargaud, 2016). À Deraa, en Syrie, Haytham est le fils d'un des leaders de la jeune révolution. À 14 ans, il est sur les premières barricades, mais bientôt il doit fuir. Il arrive en France, un pays dont il ne parle pas la langue. Quatre ans plus tard, après une mention bien au bac, le jeune réfugié est devenu un élève de maths sup. Cette histoire vraie, à la fois tragique et porteuse d'espoir, est racontée par Nicolas Hélin, grand reporter et spécialiste de la Syrie qui fut pendant près d'un an otage de Daesh, et mise en images par le dessinateur de Yallah Bye. Haytham a activement participé à l'écriture du scénario, donnant à

ce récit passionnant toute sa vérité.

– *Crédulité et rumeurs. Faire face aux théories du complot et aux fake news*, par Gérard Bronner et Jean-Paul Krassinsky (Le Lombard, 2018) Ces dernières années, le succès de toutes sortes de croyances, allant des légendes urbaines jusqu'aux théories du complot, est devenu évident. Le fonctionnement d'Internet allié à celui de notre cerveau nous fait entrer dans une nouvelle ère de mythes. Le sociologue Gérard Bronner est un optimiste : à travers cet ouvrage, il nous explique comment ne pas nous laisser tromper par nos propres sens et intuitions.

Podcasts

– *Quand la Syrie parle aux jeunes, les jeunes nous parlent du monde*, un projet journalistique participatif de La Première, dans le cadre de l'émission *Quand les jeunes s'en mêlent*, de Nicolas Bogaert.

– *La cage, une française dans le djihad* est une série de 4 épisodes de 20 minutes sur Arte Radio, par Edith Bouvier et Céline Martelet. On y découvre le témoignage en profondeur de Nesrine, jeune fille qui a passé cinq ans avec Daech. https://www.arteradio.com/serie/la_cage_une_francaise_dans_le_djihad

– *Ma fille sous influence*, une série dans le cadre de l'émission *Les pieds sur terre* (France Culture), comporte deux saisons : la première suit la maman d'Emma, qui souhaite partir en Syrie, et la deuxième saison recueille les témoignages de 5 jeunes filles radicalisées, qui ont été condamnées. Cette deuxième partie est particulièrement parlante pour les jeunes, ce sont des prises de paroles très naturelles, sans commentaires, qui permettent l'empathie. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-ma-fille-sous-influence-saison-2-de-l-autre-cote-du-miroir>

Films et vidéos

– *Syrie, les soleils dormants*, un documentaire de Valérie Girié (TV5 Monde, 2007) pour se laisser guider dans l'histoire de ce pays magnifique en images. Une petite heure qui permet d'entrer dans la Syrie d'avant la guerre en douceur, et d'en apprendre déjà beaucoup sur les civilisations qui s'y sont succédées. À regarder en ligne ici : <https://www.youtube.com/watch?v=xzsoVwlr1-l>

– *Qu'Allah bénisse la France*, du rappeur Abd El Malik, tiré du roman autobiographique du même nom (2014). On y découvre le parcours de Régis, enfant d'immigrés, noir, surdoué, élevé par sa mère catholique avec ses deux frères, dans une cité de Strasbourg. Entre délinquance, rap et islam, il va découvrir l'amour et trouver sa voie.

– *Pour Sama*, un documentaire de Waad El-Kateab et Edward Watts (prix Oeil d'Or du meilleur documentaire à Cannes en 2019). Waad, jeune femme syrienne,

tombe amoureuse, se marie et donne naissance à sa fille Sama au milieu des bombardements d'Alep. Son mari médecin sauve des centaines de vies dans un hôpital de fortune. Ils sont déchirés entre la protection de leur enfant et leur combat pour la liberté.

– *Le ciel attendra*, une fiction de Marie-Castille Mention-Schaar (2016). À 17 ans, Sonia a failli quitter les siens pour aller faire le djihad. Elle était convaincue que c'était le seul moyen pour elle et sa famille d'aller au paradis. Elle est finalement revenue à la raison. Contrairement à Mélanie, 16 ans. Élevée par sa mère, c'était une adolescente sans histoire, qui partageait sa vie entre l'école, ses amies et ses cours de violoncelle. Mais sur Internet, elle s'est mise à discuter avec un «prince» qui a réussi à lui laver le cerveau. Emplis de culpabilité de n'avoir rien vu, les parents assistent désespérés à la métamorphose de leur enfant.

– *Le jeune Ahmed*, une fiction des frères Dardenne (2019). En Belgique, Ahmed, jeune adolescent pris entre les idéaux de pureté d'un imam radical de son quartier et les appels de la vie. Ce discours de haine, assimilé par le jeune homme, va le pousser à agir. De son action extrême surviendront bien des changements : dans sa vie, dans les méandres de services qui peinent à s'en charger comme dans la prison idéologique où il s'est enfermé.

– *La route d'Istanbul*, un film de Rachid Bouchareb (2016). Lorsque la police lui apprend qu'Elodie, sa fille unique de 19 ans, est en route pour rejoindre la Syrie, la vie d'Elisabeth bascule. Elle est sous le choc et ne comprend pas ce geste car cette guerre n'est pas la leur. Elisabeth parvient à reprendre contact avec Elodie mais elle est vite démunie face à cette jeune femme qu'elle ne reconnaît plus. Seule dans son combat, elle décide alors de partir en Syrie chercher sa fille et la convaincre de revenir avec elle en Belgique.

– *La vague*, un film allemand réalisé par Dennis Gansel (2008). Il est librement inspiré de « La Troisième Vague », une étude expérimentale d'un régime autocratique, menée par le professeur d'histoire Ron Jones avec des élèves en Californie. Très percutant pour présenter la genèse d'une société totalitaire : les élèves dérivent petit à petit de leur condition libre vers un conformisme de plus en plus exclusif et agressif. Le régime de Bachir El-Assad n'est peut-être pas si loin qu'on le croit de notre propre part d'ombre...

– *La casa del hikma* est une série de courtes vidéos réalisées par Saphirweb, destinées aux jeunes musulmans, avec pour intention de déconstruire les idées reçues au sein de la communauté elle-même. Avec des questions autour du djihad, du califat, du doute, de la charia, du salut des mécréants et bien d'autres, l'équipe de journalistes et les islamologues qu'ils interrogent entendent faire de la pédagogie bienveillante pour lutter contre tous les extrémismes. Et c'est pas mal réussi. <https://www.saphirnews.com/La->

[Casa-del-Hikma-la-serie-originale-pour-deconstruire-des-idees-recues_a26306.html](https://www.saphirnews.com/La-Casa-del-Hikma-la-serie-originale-pour-deconstruire-des-idees-recues_a26306.html)

– *(Re)Penser l'islam*, une interview de Rachid Benzine, islamologue, réalisée par Joseph Confavreux, journaliste indépendant à MédiaPart en 2016. En 40 minutes, il aborde de manière limpide la création de différents imaginaires, à la fois ceux de l'islam et ceux de l'Occident. C'est passionnant et éclairant. https://www.youtube.com/watch?v=_EgaVjLxWDc

– *Islam is love*, c'est une série de 8 vidéos produites par Arte et diffusées sur la chaîne Dailymotion de Jeune Afrique, qui entendent mettre en avant la complexité du monde musulman, en particulier ses aspects plus positifs et moins médiatisés. Voici par exemple l'épisode sur le soufisme : <https://www.dailymotion.com/video/x2cx3ly>

– *J'avais tort*, un court-métrage réalisé par le Centre de prévention de la radicalisation menant à la violence, partant d'une histoire vraie. Il met en scène le parcours d'un ex-skinhead de Montréal et son engagement actuel envers la prévention de la radicalisation menant à la violence. Pour sortir de la radicalisation islamique et montrer que le même processus peut mener à d'autres formes d'extrémisme. Disponible ici : <https://www.youtube.com/watch?v=uEvHaAw7PC4>

Jeux

– Le serious game en ligne intitulé *ISIS the end ?* a été créé par 9 étudiants et financé par un crowdfunding. Il s'agit de rentrer dans la peau d'un membre de l'UNIR (Unité spéciale anti-radicalisation) qui doit enquêter sur plusieurs profils sensibles, en interrogeant différentes personnes proches ainsi que des imams et des collègues experts de l'unité. Franchement bien foutu, ça vaut la peine de glisser son nom à l'oreille des jeunes et moins jeunes... <http://isistheend.com/#Accueil>

– *Toujours le choix* est un jeu interactif qui s'adresse aux jeunes par les mêmes canaux que les recruteurs djihadistes. Tourné en vidéo subjective, il propose au joueur de se mettre dans la peau de Emma et Medhi, et leur impose de prendre des choix pour eux à des moments cruciaux. Ils suivent ainsi leur parcours de radicalisation. Encore un bon jeu de rôle, de l'autre côté de la barrière cette fois. <http://www.toujourslechoix.fr/>

– *Wédiactivists*, un jeu éducatif conçu dans le cadre de la campagne « Non à la haine » qui mélange les ingrédients des jeux de société traditionnels, des codes de la culture internet et des réseaux sociaux.

Sites internet

– *Parlons Jeunes*, une plate-forme d'ateliers d'expression des jeunes sur des questions de société. En 2013, l'initiative a été lancée autour du sujet de la Syrie justement, et on y retrouve le fruit de ces

discussions, réflexions, rencontre avec des parents de jeunes partis pour le djihad... ici : <http://parlonsjeunes.be/thematique/syrie-parlons-jeunes/>

– La CNPAD (Coordination nationale d'action pour la paix et la démocratie) propose sur son site internet différents dossiers pédagogiques, notamment autour du terrorisme, des jeunes partis faire le djihad... Et cerise sur le gâteau, ils peuvent même venir dans votre classe pour faire une animation sur le sujet. <http://www.cnapd.be/publications/outils-pedagogiques/>

– Le site français du *Musée de l'Histoire de l'Immigration* regorge de dossiers, d'images d'archives, de séquences pédagogiques à utiliser directement en classe, classées par matière, avec même une séquence destinée aux profs de FLE, pour que les apprenants se réapproprient leur parcours de migration. À explorer ! Voici par exemple un article sur un livre concernant l'exil syrien : <https://www.histoire-immigration.fr/hommes-migrations/article/babels-exils-syriens-parcours-et-ancrages-liban-turquie-europepi1%5BoverwriteDemand%5D%5Btags%5D=38&cHash=88a0006f7660de52777fdd0f5a1de775>

– Le réseau de prise en charge des extrémismes et des radicalismes violents met à notre disposition tout un tas d'outils pédagogiques très intéressants pour

les profs et animateurs. N'hésitez pas à aller y pêcher des idées : https://extremismes-violents.cfwb.be/soutiller-selection-de-ressources-pedagogiques/?tx_news_pi1%5BoverwriteDemand%5D%5Btags%5D=38&cHash=88a0006f7660de52777fdd0f5a1de775

– *Celebrating dissent est une grande réunion d'ex-Musulmans, de libre-penseurs et de penseurs dissidents qui a eu lieu cette année en Allemagne. Si vous lisez l'anglais, ça vaut la peine d'aller faire un petit tour sur leur site internet* : <https://cd2022.freethoughtlebanon.net/>

– Le site *Faire Cours*, dans un article intitulé *La résilience et la croissance post-traumatique dans l'enseignement*, propose notamment plusieurs dispositifs à mettre en place avec les élèves pour les aider à développer leur capacité de résilience en s'appuyant sur le système scolaire. <https://fairecours.com/2020/03/20/la-resilience-et-la-croissance-post-traumatique-dans-lenseignement/>

THEATRE DE POCHE

Chemin du Gymnas

Arrêt Longchamp : tram 7, bus 38 et station Villo n° 244

Arrêt Legrand : tram 7 et 8 et station Villo n° 71

reservation@poche.be – +32 2 649 17 27

poche.be

IBAN : BE97 5230 8020 6749

Contact production et diffusion :

Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 496/10.76.91

Contact pédagogie et médiation :

David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 488 42 37 52

Contact presse :

Clarisse Lepage
presse@poche.be
+32 473 40.59.80

Contact communication :

Wyzman Rajaona
communication@poche.be
+32 483 34 44 27

Rédaction : Elodie Mopty